

PRIX FUSIANIMA 2025

A man in traditional Corsican bandit attire stands in a rural landscape. He wears a red beret, a white shirt with a fur vest, a red sash, and dark trousers with boots. A sword is visible at his waist. In the background, a stone church with a bell tower and a cross sits atop a hill. A flag with a red and white design and a green emblem flies on a pole. The landscape is hilly with sparse vegetation and a stone wall in the foreground.

# Théodore Poli, le bandit corse

Seb Le Reveur

# **Théodore Poli, le bandit corse**

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Chapitre 1 — Le garçon des crêtes	4
Chapitre 2 : Chapitre 2 — Calcatoggio : l'étranger	14
Chapitre 3 : Chapitre 3 — Les pantalons rouges	25
Chapitre 4 : Chapitre 4 — Le presbytère éclaté	36
Chapitre 5 : Chapitre 5 — Calcatoggio : l'étranger (1821–1822)	49
Chapitre 6 : Chapitre 6 — La République des bandits du Liamone (1822)	62
Chapitre 7 : Chapitre 7 — L'impôt des soutanes (1822–1823)	77
Chapitre 8 : Chapitre 8 — La lettre du 18 juillet 1823 (pivot)	91
Chapitre 9 : Chapitre 9 — Les Voltigeurs corses (1824–1828)	105
Chapitre 10 : Chapitre 10 — La gourde ciselée (1828–1830)	118
Chapitre 11 : Chapitre 11 — La fièvre sur le Liamone (5 février 1831, nuit)	131
Chapitre 12 : Chapitre 12 — La trahison, la chute, le chant (6 février 1831)	146
Chapitre 13 : Chapitre 13 — L'ombre sans tombe (Épilogue)	161

# Chapitre 1

## Chapitre 1 — Le garçon des crêtes

### Chapitre 1 — Le garçon des crêtes

La nuit avait cette façon corse d'être noire : pas une noirceur de ville, sale et tiède, mais un puits de montagne, plein d'air glacé et d'étoiles. À Guagno, les pierres gardaient la mémoire des hivers, et les toits de lauzes semblaient dormir comme des bêtes lourdes, tassées contre le vent.

Dans une maison basse, la flamme d'un foyer faisait trembler les ombres sur les murs. L'odeur de fumée, de laine et de sueur se mêlait à celle du lait caillé. Dehors, les chèvres remuaient dans l'enclos, agitées par quelque chose qu'elles sentaient avant les hommes : une naissance, une douleur, un changement.

On n'annonçait pas une venue au monde ici comme on annonce une fête. On serrait les mâchoires, on posait les mains au bon endroit, on priait sans bruit, comme si Dieu n'aimait pas qu'on le dérange trop fort.

La femme était allongée près du feu, la tête tournée vers le mur. Ses doigts griffaient une couverture rêche. Une vieille — la matrone, celle qu'on appelait quand la vie voulait entrer ou sortir — gardait un calme à la fois cruel et nécessaire.

— Respire. Pas comme une fille d'Ajaccio. Respire comme une femme de Guagno.

La phrase claqua, sèche, et pourtant elle portait une tendresse dissimulée : ici, la tendresse se cachait derrière l'efficacité, parce qu'on n'avait pas le luxe d'être fragile.

Un homme, le père, restait à distance. Il faisait semblant d'être utile, mais ses mains ne trouvaient rien à faire. Il fixait la flamme, comme si le feu pouvait lui donner un mode d'emploi. Dans ses yeux, il y avait cette peur très ancienne : celle de perdre une épouse, celle de perdre un enfant, celle de comprendre qu'on ne commande pas à la montagne.

Quand le cri sortit, il ne fut pas seulement un cri de douleur. Ce fut un cri d'arrachement, un cri d'animal et de femme à la fois, un cri qui disait : voilà, on te donne un autre vivant, mais ne crois pas que ça ne coûte rien.

Le nouveau-né hurla. La vieille le prit, l'essuya, lui tapa le dos sans douceur. L'enfant s'obstina à vivre. Il ouvrit la bouche et prit l'air comme on prend une dette : avec avidité.

— Il est solide, dit la vieille.

Le père fit un pas, retenu par la superstition plus que par la pudeur. Il se pencha enfin.

L'enfant avait le visage plissé, le front déjà comme fermé sur une idée. Des yeux à peine ouverts, mais déjà une forme d'ombre dans le regard, quelque chose qui n'était pas seulement la peur du froid.

— Comment tu l'appelles ? demanda la vieille.

Le père hésita. On sentait qu'il cherchait un nom qui protège, un nom qui calme les mauvais esprits. Ici, on nommait aussi pour conjurer.

— Théodore.

La vieille hocha la tête, comme si elle venait d'accepter une chose qu'on ne pouvait plus reprendre.

— Alors qu’il apprenne vite, murmura-t-elle. Parce que le monde n’attend pas.

Dehors, le vent poussa un long souffle contre la porte, comme un animal qui écoute.

On ne faisait pas grandir les enfants avec des histoires, mais avec des journées. La première école de Théodore fut la pente. La seconde, le froid. La troisième, la faim.

Très tôt, on lui donna une tâche : tenir près des bêtes, compter les têtes, remarquer celles qui boitent, celles qui toussent, celles qui s’éloignent. Un enfant du troupeau apprend vite ce que vaut une distraction : elle coûte une chèvre, et parfois plus.

Les matins commençaient avant le soleil. Il sortait dans l’air coupant, son pilone trop grand sur ses épaules maigres, et il respirait l’odeur âpre des bêtes. La terre, sous ses pas, n’était pas une terre douce : elle avait des angles, des pierres, des racines.

Il y avait, dans ces heures, une solitude qui n’avait rien de triste. C’était une solitude pleine. Le monde se résumait aux sons essentiels : clochettes, souffle, frottement des sabots, cri lointain d’un oiseau.

Théodore aimait cela. Pas seulement parce que c’était simple, mais parce que c’était à lui. À l’écart des hommes, il n’y avait ni règles discutables ni regards qui jugent. La montagne n’expliquait pas, elle tranchait : si tu glisses, tu tombes. Si tu dors, tu perds. Si tu t’égares, tu meurs.

Et lui, très jeune, eut cette sensation dangereuse : il se sentait bien dans un monde qui tranche.

Son père le regardait parfois de loin, sans le dire. Il remarquait le pas sûr, le regard qui ne s’égare pas, la façon de se tenir droit dans le vent. Ce n’était pas un enfant qui demandait. C’était un enfant qui prenait.

Les vieux du village, eux, parlaient à demi-mot. Les vieux parlent toujours à demi-mot : c'est leur manière de ne pas provoquer le sort.

— Il a un œil... disait l'un.

— Un œil de quoi ? demandait un autre.

— Un œil qui compte.

Ils n'ajoutaient pas : un œil qui juge, un œil qui n'oublie pas.

Le chalumeau entra dans sa vie comme entrent les choses destinées : sans cérémonie, naturellement, comme si elles avaient toujours été là.

Un après-midi, un homme de passage s'arrêta près d'un enclos. Il avait le visage mangé par le soleil et les moustaches épaisses. Il sortit d'une sacoche un instrument de bois, simple, poli par les mains.

Théodore, qui gardait les chèvres, s'approcha sans demander.

— Tu veux essayer ? demanda l'homme.

Les enfants du village auraient reculé. Pas par timidité : par prudence. On ne touche pas aux choses des autres. Théodore, lui, tendit la main comme si c'était son droit.

L'homme eut un sourire bref.

— Alors souffles.

Le premier son fut faux, trop aigu, presque comique. Les chèvres levèrent la tête.

Théodore fronça les sourcils, vexé par le ridicule. Il recommença. Il recommença encore.

À la cinquième tentative, un son sortit, instable mais vrai, une note qui avait une colonne d'air, une intention. L'homme hocha la tête.

— Encore.

Le garçon souffla. La note se stabilisa. Puis une autre. Puis un petit morceau de mélodie naquit, comme une source qui trouve sa fissure.

Ce n'était pas joli, pas encore, mais c'était déjà directif. La musique de Théodore ne demandait pas l'écoute : elle la prenait.

Les chèvres se calmèrent. Les plus nerveuses cessèrent de trotter. Le troupeau se rassembla, comme attiré par un fil invisible.

Théodore regarda, surpris par l'effet. Et dans son ventre, quelque chose se mit à briller : une joie froide.

Il comprit très vite que certains sons font plus que remplir l'air. Certains sons déplacent le monde.

Quand l'homme reprit son chalumeau pour partir, Théodore le retint d'un geste.

— Tu me le laisses.

Ce n'était pas une question.

L'homme le fixa longtemps, amusé et intrigué par cette audace.

— Et qu'est-ce que tu donnes en échange ?

Théodore chercha autour de lui, comme si le monde devait contenir ce qu'il lui fallait pour payer. Il attrapa un morceau de fromage, du pain, une gourde de vin coupé d'eau. Des choses simples. L'homme secoua la tête.

— Ce n'est pas ça, petit. Je parle d'autre chose.

Théodore ne comprit pas tout, mais il comprit qu'il fallait offrir quelque chose de plus précieux : un engagement, une promesse.

— Je jouerai, dit-il. Je ferai tenir les bêtes. Je ferai venir les hommes.

L'homme rit, mais d'un rire qui ne se moquait pas. Il posa le chalumeau dans les mains du garçon.

— Alors joue. Et fais attention : ce qui attire peut aussi attirer le mal.

Théodore baissa les yeux sur le bois. Il caressa l'instrument comme on caresse une arme qui n'a pas encore tiré.

Les années passèrent avec la lenteur des pentes. Théodore grandit, maigre et nerveux, avec des épaules qui se durcirent tôt. Il ne parlait pas beaucoup, mais quand il parlait, ce n'était jamais pour remplir un silence. C'était pour l'occuper.

Il s'installa un jour à Calcatoggio avec ses chèvres, cherchant des pâturages dans les vallées de la Liscia et du Liamone. Le village surplombait le golfe comme un guetteur. De là, la mer était une présence lointaine, presque indécente : trop ouverte, trop facile, trop étrangère à la montagne.

Calcatoggio ne l'accueillit pas. On n'accueille pas les hommes ombrageux. On les

tolère au début, puis on les pousse dehors, à coups de regards et de silences.

Théodore le sentit tout de suite : les conversations se coupaient quand il arrivait. Les femmes baissaient les yeux. Les hommes ne souriaient pas.

La première semaine, il fit semblant de ne pas voir. La seconde, il cessa de faire semblant.

Un matin, au point d'eau, un homme du village le bouscula presque volontairement. Un rien, un geste de trop. Une manière de dire : ici, ce n'est pas chez toi.

Théodore ne bougea pas. Il le laissa passer, il le regarda s'éloigner. Puis il posa sa main sur l'épaule de l'homme.

— Tu as oublié quelque chose, dit-il.

L'autre se retourna, surpris de la douceur du ton.

— Quoi ?

Théodore approcha son visage du sien, à une distance intime, presque indécente.

— Ici, dit-il, on ne touche pas.

L'homme rit, par réflexe, par défense. Mais son rire s'éteignit, parce que dans les yeux de Théodore il n'y avait pas la colère d'un garçon. Il y avait la certitude d'un juge.

— Tu crois me faire peur ? lança l'homme.

Théodore eut un sourire sans joie.

— Non. Je crois que tu vas apprendre.

Il le relâcha et s'en alla. Rien de plus. Pas de coup. Pas de scène. Ce qui resta, c'est le malaise : l'impression qu'une menace vient d'être posée comme une pierre sur un chemin.

Le soir, au village, on commenta.

— Il est autoritaire.

— Il a le regard mauvais.

— Ce n'est pas d'ici.

Comme si "pas d'ici" suffisait à expliquer le danger.

Théodore, lui, jouait du chalumeau dans les pâturages. Il jouait de plus en plus juste. Et plus il jouait, plus il sentait ce qui le travaillait : un désir d'ordre, un désir de domination, une impatience envers tout ce qui ne se pliait pas.

Les chèvres obéissaient. Les pierres, non. Les hommes, pas encore.

La conscription arriva comme arrivent les ordres : par une voix d'homme qui ne connaît pas ton visage.

On le convoqua. On parla de tirage au sort. On parla d'Ajaccio. On parla de pantalons rouges comme si c'était une couleur, pas une humiliation.

Théodore écouta sans répondre. Il avait les mains sur ses genoux, immobiles, et dans sa tête la montagne se dressait.

On lui expliqua qu'il devait abandonner son pilone, qu'il devait marcher là où on lui dirait de marcher, manger quand on lui dirait de manger, dormir quand on lui dirait de dormir.

On lui demanda, comme on demande à un enfant :

— Tu comprends ?

Théodore leva les yeux.

— Je comprends, dit-il.

Et il comprenait parfaitement.

Il comprenait qu'on allait lui prendre sa solitude, lui prendre son silence, lui prendre ses crêtes. Il comprenait qu'on allait faire de lui un corps dans une rangée, un numéro dans une liste. Il comprenait surtout ceci : ce n'était pas une simple obligation. C'était un dressage.

Il sortit. Il marcha longtemps. Il s'arrêta au bord d'un ravin et regarda l'eau couler en bas, entre les pierres. Elle ne demandait pas la permission. Elle passait.

Alors il se dit, sans emphase, sans théâtre : je ne répondrai pas à l'appel.

Ce n'était pas de la bravade. C'était une évidence.

Et quand, plus tard, on viendrait avec des menottes et des mots de loi, il ne serait pas surpris. Il serait prêt.

Ce soir-là, au lieu de rentrer tôt, il resta dehors. Il joua du chalumeau jusqu'à ce que

la nuit tombe. Les notes montaient dans l'air froid, se perdaient dans les châtaigniers, revenaient parfois comme un écho.

Il ne savait pas encore ce qu'il deviendrait. Il ne savait pas les morts, les lettres, les impôts, la République du Liamone. Il ne savait pas le nom qu'on répéterait dans les villages, ni la peur qu'on cacherait derrière des prières.

Il savait seulement ceci : il n'obéirait pas.

Et dans le silence qui suivit sa dernière note, la montagne sembla approuver.

# Chapitre 2

## Chapitre 2 — Calcatoggio : l'étranger

### Chapitre 2 — Calcatoggio : l'étranger

Calcatoggio n'avait pas besoin d'un homme de plus.

Le village était accroché à sa pente comme un clou rouillé. Il dominait le golfe de la Liscia avec cette arrogance tranquille des lieux qui ont survécu à tout : aux sécheresses, aux fièvres, aux querelles, aux hommes. On y vivait serrés, pas seulement par manque d'espace, mais par nécessité. À la montagne, la proximité est une arme : elle sert à surveiller, à protéger, à punir.

Quand Théodore s'y installa avec ses chèvres, il ne demanda pas la permission. Il arriva. Il choisit un coin de terre, un passage d'ombre, une ligne d'eau. Il fit comme font ceux qui ont appris très tôt qu'exister, c'est occuper.

Les pâturages étaient bons. Les vallées de la Liscia et du Liamone offraient des herbes grasses dans les creux, des buissons d'arbousier, des sentes qui se perdaient, idéales pour un troupeau... et pour un homme qui aime disparaître. Théodore connaissait déjà ces paysages sans les connaître : il les lisait. Les pierres, les replis, les arbres qui cachent. Tout disait : ici, on peut tenir.

La mer, elle, restait en contrebas, lointaine et indécente. Une surface brillante trop facile, trop ouverte, trop bavarde. La mer ressemble aux promesses : elle donne l'illusion qu'on peut partir, mais elle rappelle aussi qu'on peut se perdre.

Théodore ne regardait pas la mer longtemps. Il n'aimait pas ce qui ne se laisse pas

fermer.

Il monta ses affaires avec une sobriété de berger : un pilone, une couverture, un couteau, un peu de fromage, un chalumeau. L'essentiel. Le reste s'invente.

Le premier jour, on le laissa faire.

Ce n'était pas de la bonté. C'était une observation.

Les hommes le regardaient passer sans le saluer vraiment, comme on regarde un chien qu'on ne connaît pas : pas assez dangereux pour tirer tout de suite, mais assez étrange pour garder la main près du bâton.

Les femmes, elles, avaient cette façon de détourner les yeux qui n'est pas de la pudeur, mais de la prudence. Certaines le trouvaient beau dans sa maigreur nerveuse, dans son silence. D'autres sentaient en lui une colère qui n'avait pas besoin d'occasion pour mordre.

Les enfants le suivaient de loin, fascinés par ses chèvres, par son manteau, par ce qu'il transportait de sauvage.

À Calcatoggio, on devine vite quand quelqu'un a des angles.

Théodore, lui, avançait comme si chaque pierre lui appartenait déjà.

Le deuxième jour, il alla au point d'eau.

C'est là que se mesurent les places. Dans un village, tout se joue autour des choses indispensables : l'eau, le pain, les chemins, les morts. On peut pardonner beaucoup, mais pas qu'on dérange l'ordre de ce qui permet de vivre.

Il attendit. Il laissa passer deux femmes avec des cruches. Il laissa un vieux rincer ses mains. Il observa les gestes. Les gestes racontent plus que les paroles : qui coupe la file, qui s'excuse, qui ne regarde jamais personne.

Puis il s'approcha.

Un homme qu'il n'avait pas vu la veille — grand, épaules larges, regard de propriétaire même s'il ne possédait rien — se mit à rire, un rire court, méchant, à peine plus fort qu'un souffle.

— Voilà le berger de Guagno.

Il le prononça comme on prononce une tache.

Les autres hommes, autour, feignirent de ne pas entendre. L'art du village, c'est de laisser les choses arriver sans y mettre les mains.

Théodore ne répondit pas. Il remplit sa gourde.

L'homme s'avança alors, lentement, et le heurta de l'épaule. Pas assez pour faire tomber, mais assez pour dire : je peux.

L'eau trembla dans la gourde. Le geste était minuscule. Mais Théodore sentit sa gorge se serrer, non pas de douleur, mais d'une chose plus profonde : l'humiliation.

Il tourna la tête. Le regard de l'homme attendait une réaction. Un mot, un coup, n'importe quoi qui ferait spectacle.

Théodore resta immobile.

Puis, sans haussement de voix, il dit :

— Tu as fait ça exprès.

L'homme eut un sourire.

— Et alors ?

Théodore posa doucement sa gourde. Il s'approcha jusqu'à ce que l'autre sente son souffle.

— Alors tu viens de choisir, dit-il.

— Choisir quoi ?

Théodore le fixa comme on fixe un animal qu'on va abattre plus tard.

— Entre me respecter... et apprendre.

Il recula. Il reprit sa gourde. Il s'en alla.

Ce ne fut pas une victoire visible. Ce fut mieux : une promesse de guerre.

Le village, ce soir-là, n'avait rien à raconter d'officiel. Mais chacun, en rentrant chez soi, rapporta la scène à sa manière. Les récits se frottaient, se déformaient, se renforçaient.

Dans la bouche d'un, Théodore avait "menacé". Dans la bouche d'un autre, il avait "envoûté". Dans la bouche d'une femme, il avait "regardé comme un loup".

Et le plus vieux des vieux, assis près d'une porte, murmura seulement :

— Celui-là... il ne pliera jamais.

À la montagne, on n'aime pas ceux qui ne plient pas.

Parce que ceux qui ne plient pas finissent par casser quelque chose. Et quand ça casse, ce n'est jamais seulement l'homme. C'est la paix du village. C'est le sommeil des enfants. C'est la lumière dans les maisons.

Les jours suivants, Théodore fit exactement ce qu'on attendait d'un étranger... et le contraire.

Il travaillait. Il gardait ses chèvres avec sérieux. Il ne volait pas. Il ne mendiait pas. Il payait ce qu'il achetait, en fromage, en service, en travail.

Mais il ne souriait pas. Il ne se rendait pas aimable. Il ne demandait pas de place : il la prenait.

Il s'installa dans les pâturages en hauteur, là où les sentes deviennent étroites et où la pente protège ceux qui ont le pied sûr. Le soir, on l'entendait parfois jouer du chalumeau. La mélodie descendait dans la vallée comme une plainte ou comme un ordre, on ne savait pas.

Certains, en l'entendant, disaient :

— Il joue bien.

D'autres répondaient :

— Il joue comme il regarde : il veut qu'on l'écoute.

Et il y avait toujours quelqu'un pour conclure :

— Ça, c'est dangereux.

Théodore, lui, jouait sans public. Il jouait pour les chèvres, pour la montagne, pour sa propre tête. Il jouait comme on aiguisé une lame.

Il avait appris une chose essentielle : les hommes se laissent prendre par les récits, mais ils se laissent tenir par les habitudes. Alors il fabriqua son habitude. Il passa chaque jour aux mêmes endroits, à la même heure, comme s'il voulait que Calcatoggio s'habitue à son passage.

Mais l'habitude, au lieu de l'adoucir, le rendit plus présent.

Et plus il était présent, plus il devenait insupportable.

Une semaine après l'incident de l'eau, l'homme aux épaules larges — on l'appelait Pietru, dit-on, mais ici les noms changent selon la bouche — revint à la charge.

Ce n'était pas une question de justice. C'était une question d'orgueil. Dans un village, l'orgueil est un pain qu'on ne partage pas.

Pietru attendit Théodore au bord d'un sentier. Deux autres hommes étaient là, pas vraiment avec lui, mais pas contre lui non plus : des témoins. C'est ainsi qu'on fabrique un jugement.

— Berger, lança Pietru, tes chèvres ont bouffé sur mon côté.

Théodore regarda ses mains, comme s'il examinait une chose invisible.

— Ton côté, dit-il.

— Oui. Mon côté.

Théodore leva enfin les yeux.

— Ici, tout le monde dit “mon”, murmura-t-il. Et pourtant, les pierres ne sont à personne.

Pietru rit, un rire qui cherchait l’approbation des témoins.

— Les pierres, peut-être. Mais l’herbe, oui.

Théodore fit un pas. Pas vers lui : vers le sentier, comme pour partir. Puis il s’arrêta et revint d’un demi-tour.

— Tu veux quoi ?

La question était simple. Elle coupait toute comédie.

Pietru hésita une seconde. Il voulait une excuse. Il voulait une soumission. Il voulait voir l’étranger plier, juste un peu, pour pouvoir raconter ensuite : je l’ai remis à sa place.

— Je veux que tu fasses attention, dit-il enfin. Ici, on ne fait pas n’importe quoi.

Théodore sourit. Un sourire fin, sans chaleur.

— Tu n’aimes pas quand quelqu’un fait n’importe quoi... chez toi.

Pietru serra la mâchoire.

— Tu comprends.

Théodore s'approcha d'un pas. Puis d'un autre. Il était si proche que Pietru put sentir l'odeur de la fumée sur son manteau, l'odeur de chèvre, et quelque chose de plus sec : le métal de la colère.

— Oui, dit Théodore. Je comprends.

Il posa sa main sur la poitrine de Pietru, juste là où bat le cœur. Il n'appuya pas. Il posa, comme on marque.

— Alors écoute-moi bien, dit-il. Moi, je ne fais pas attention. Moi, je décide.

Les témoins tressaillirent. Ils échangèrent un regard. Ce n'était plus une querelle de pâturage : c'était une déclaration.

Pietru leva la main, prêt à frapper. Théodore ne bougea pas. Il attendit. Et cette attente, paradoxalement, fit reculer l'autre.

Parce qu'un homme qui attend le coup sans cligner des yeux est plus dangereux qu'un homme qui menace.

Pietru baissa la main.

— Tu te crois fort ? cracha-t-il.

Théodore haussa les épaules, indifférent.

— Je me crois libre.

Il se détourna et s'en alla, laissant l'air chargé derrière lui, comme après un orage.

Ce soir-là, le village eut peur sans se l'avouer.

La peur, dans les villages, se déguise en colère. On dit : il faut lui parler. On dit : il faut le calmer. On dit : il faut qu'il comprenne nos règles.

Mais au fond, chacun sentait que Théodore n'était pas un homme qui comprend les règles : il était un homme qui les réécrit.

Quelques jours plus tard, la convocation arriva.

Le papier passa de mains en mains avant d'arriver jusqu'à lui. On le tenait du bout des doigts, comme si l'encre pouvait salir.

Quand Théodore reçut le document, il le regarda longtemps sans le lire. Puis il le lut d'un trait, avec cette rapidité des gens habitués à déchiffrer des signes utiles.

Il y avait son nom. Il y avait sa date. Il y avait l'ordre.

On l'appelait à se rendre à Ajaccio.

On lui parlait de conscription, de tirage au sort, de service, de France. Des mots abstraits. Des mots faits pour les plaines.

Théodore sentit quelque chose se durcir en lui. Il ne s'étonna pas. Il avait déjà décidé, au bord d'un ravin, après avoir joué du chalumeau jusqu'à la nuit : il ne répondrait pas à l'appel.

Pourtant, à cet instant précis, un détail le frappa. Un détail qui n'avait rien de politique. Un détail presque ridicule.

On mentionnait l'uniforme.

Les pantalons rouges.

Cette image, dans sa tête, fut une insulte.

Il se vit, lui, avec son pilone, sa laine, sa fumée, ses bêtes, ses sentes... et on lui demandait de se mettre du rouge aux jambes, comme un coq qu'on exhibe.

Il eut un rire bref. Pas un rire joyeux. Un rire qui disait : ils ne savent rien.

Il plia le papier. Il le replia. Il le glissa dans son manteau, près du cœur, comme on garde la preuve d'un affront.

Puis il marcha jusqu'à l'endroit le plus haut, là où le village devient petit, là où les voix n'atteignent plus. Il s'assit sur une pierre. Il sortit son chalumeau et joua quelques notes.

Le vent emporta la mélodie vers la vallée. Calcatoggio l'entendit comme on entend un avertissement.

Dans une maison, Pietru stoppa net sa conversation. Dans une autre, une femme posa sa main sur la tête de son enfant, sans savoir pourquoi.

Et, à l'église, le curé, qui ne savait rien encore de ce que cet homme allait lui demander un jour, leva les yeux vers les montagnes, comme s'il venait d'y sentir une présence.

Théodore joua plus fort.

Il joua jusqu'à ce que ses lèvres brûlent et que l'air se refroidisse.

Puis il s'arrêta.

Dans le silence, il dit, pour lui-même, une phrase qui n'avait l'air de rien, mais qui allait ouvrir une décennie de chasse.

— Qu'ils viennent.

Il se leva, remit son pilone, et prit le chemin des hauteurs, celui où l'on ne croise pas les gendarmes, celui où les pas se perdent.

Derrière lui, le village restait accroché à sa pente, persuadé qu'il avait encore le contrôle.

Il ne savait pas encore que, bientôt, il dirait "Théodore" comme on dit "malheur".

# Chapitre 3

## Chapitre 3 — Les pantalons rouges

### Chapitre 3 — Les pantalons rouges

Ils ne vinrent pas tout de suite.

L'État, à la montagne, avance toujours avec retard. Il n'a pas le pied sûr, il n'a pas l'odeur du terrain, il n'a pas le sens des replis. Il croit aux routes, aux papiers, aux listes. Ici, les hommes croient aux sentes, aux signes, au silence.

Théodore avait glissé la convocation dans son pilone comme on glisse un couteau : près du corps, là où il peut servir.

Pendant quelques jours, il fit ce que font les fugitifs avant d'être fugitifs : il continua de vivre, mais autrement. Il ne s'afficha plus aux mêmes heures. Il changea les chemins. Il monta plus haut. Il dormit là où personne ne dormait. Il apprit à écouter les bruits qui ne devraient pas être là : un pas lourd sur une pierre, un frottement de cuir, un souffle d'homme là où il n'y a normalement que le vent.

À Calcatoggio, on remarqua ces absences. On en fit des histoires.

— Il se cache, disait l'un.

— Il a peur, espérait un autre.

— Il prépare quelque chose, murmurait une femme en faisant le signe de croix.

Le curé, lui, avait ce talent particulier : celui de sentir le danger avant qu'il prenne forme. Il ne savait pas encore que cet homme ferait un jour de lui une boîte aux lettres tremblante, mais il savait déjà que la montagne avait une manière de fabriquer des monstres, et que ce garçon-là avait le regard de ceux qui ne reviennent pas en arrière.

Théodore, au-dessus du village, jouait parfois du chalumeau, très bas, presque pour lui seul. Un filet de notes qui passait entre les arbres comme une fumée. Ce n'était plus un chant de berger. C'était un exercice de souffle, une façon de se tenir prêt.

Il avait refusé l'appel, oui. Mais plus que refuser, il avait choisi : il avait choisi de ne pas être pris.

Et dans sa tête, être pris était pire que mourir.

La première fois que les gendarmes montèrent, ils montèrent comme on monte dans un pays étranger.

Ils marchaient en groupe, trop visibles, trop droits. Leurs bottes glissaient sur les pierres. Ils avaient cette manière d'avancer qui dit : nous sommes la loi, et qui, ici, signifie souvent : nous sommes perdus.

On les vit arriver de loin. Les chiens aboyèrent. Les femmes rentrèrent les enfants. Les hommes s'arrêtèrent de parler, non par respect, mais par calcul. Dans un village, on sait que la loi passe, mais que le maquis reste.

Le maréchal — un homme à moustache, le visage trop sûr de lui — demanda le conscrit.

— Poli. Théodore Poli.

On lui répondit comme on répond toujours quand on ne veut pas répondre :

— On ne sait pas.

— Il est aux bêtes.

— Il n'est pas rentré.

Le maréchal fronça les sourcils.

— Il est appelé. Il doit se rendre à Ajaccio.

Personne ne discuta l'ordre. On ne discute pas l'ordre en face. On le discute derrière, quand la loi est partie.

Le maréchal s'éloigna. Mais il n'était pas venu pour repartir les mains vides. Il avait reçu des consignes : éviter les embuscades, éviter les coups de fusil dans le dos, éviter surtout l'humiliation de revenir sans le garçon.

Il se renseigna, parla à ceux qui parlent toujours : les vieux, les aubergistes, les femmes qui lavent au ruisseau. Il apprit ce qu'il fallait apprendre : Théodore ne répondait pas, Théodore disparaissait, Théodore jouait du chalumeau dans les hauteurs, Théodore n'aimait pas qu'on lui dise quoi faire.

Un gendarme, plus jeune, demanda :

— On le prend comment ?

Le maréchal eut un sourire.

— Comme on prend un animal : avec patience.

Puis il ajouta, plus bas, comme s'il parlait d'une chose dangereuse :

— Et avec précaution. Cet oiseau-là... même en cage, il mord.

Théodore, du haut d'une crête, les avait vus.

Il ne bougea pas. Il les regarda s'installer, interroger, repartir. Il les laissa croire qu'ils pouvaient venir et revenir à leur guise.

Il avait compris une chose essentielle : la loi se nourrit de confrontation. Si tu te montres, elle te prend. Si tu frappes trop tôt, elle se durcit. Si tu disparais, elle s'épuise.

Alors il choisit l'épuisement.

Les jours suivants, les gendarmes revinrent, plus prudents, plus nerveux. Ils montèrent par un autre chemin. Ils se cachèrent derrière des murs, derrière des arbres. Ils posèrent des questions comme on pose des pièges.

Calcatoggio les regardait faire, et dans les yeux du village il y avait une ironie muette : vous ne connaissez pas la montagne.

Théodore, lui, jouait au chat et à la souris, mais sans la joie du jeu. Il jouait parce qu'il devait, parce que chaque jour gagné était une victoire.

Il descendait la nuit pour prendre du fromage, du pain, parfois une pièce de tissu. Il ne volait pas comme un voleur de ville. Il prenait comme un homme qui considère que la survie est un droit.

Parfois, il laissait quelque chose en échange : une pièce, un service, une menace. C'était sa manière de rendre les comptes impossibles. Quand on te doit et que tu dois,

on se tient.

Un soir, au détour d'un chemin, il croisa un garçon du village. Un gamin qui portait une charge trop lourde.

Le gamin s'immobilisa, tremblant, comme s'il venait de voir une bête.

— Tu as peur ? demanda Théodore.

Le garçon hocha la tête.

Théodore le regarda un instant. Puis il prit la charge, la souleva, la porta jusqu'à un muret, la posa.

— Tu diras que tu ne m'as pas vu.

Le gamin avala sa salive.

— Oui.

Théodore s'approcha, posa un doigt sur le front du garçon, comme une bénédiction inversée.

— Et si tu parles, dit-il calmement, je saurai.

Il s'éloigna. Le gamin resta figé, partagé entre gratitude et terreur.

C'est ainsi que Théodore commençait à tisser, sans même le vouloir, son réseau : un réseau fait de silences imposés.

Le maréchal comprit vite qu'il ne l'aurait pas par la route.

Il décida de l'avoir par la maison.

On lui parla d'une ferme, d'une cave, d'un fromage de montagne. On lui expliqua que Théodore avait encore un point faible : la nourriture, l'odeur du lait, la mémoire du troupeau.

Alors le maréchal fit ce que fait la loi quand elle ne sait pas : elle se déguise.

Un beau soir, il monta avec deux gendarmes. Pas en fanfare. Pas en colonne. Trois hommes seulement, comme des clients, comme des voyageurs. Ils entrèrent dans la maison du conscrit avec cette familiarité fausse des gens qui portent un ordre caché.

La pièce sentait la fumée et le lait. Théodore était là.

Il ne montra rien. Pas un sursaut. Pas un tremblement. Juste un léger resserrement du regard, comme s'il notait une anomalie.

Le maréchal sourit.

— Bonsoir.

Théodore répondit.

— Bonsoir.

— On nous a dit que vous aviez du fromage de montagne.

Théodore inclina la tête, aimable. Trop aimable.

— Combien vous en voulez ?

Le maréchal eut un petit rire, comme si la situation était déjà réglée.

— Deux paires.

Théodore hocha la tête. Il prit un panier. Il descendit dans la cave par la trappe. Les deux gendarmes le regardaient. Le maréchal regardait aussi, mais ses yeux allaient souvent vers la porte, vers les angles, vers les ombres. Il avait compris : cet homme-là n'était pas un simple conscrit. Il était un danger.

En bas, dans la cave, Théodore posa le panier.

Il resta un instant immobile, dans l'odeur humide du bois et du vin.

Il entendit au-dessus les respirations, les frottements de bottes, le léger tintement du métal.

Il eut, fugacement, l'envie de remonter avec le couteau.

Mais il se retint.

Pas par peur. Par calcul.

Il remonta, le panier chargé, le visage calme.

À peine ses pieds furent-ils sur le plancher que les deux gendarmes l'empoignèrent.

— Au nom de la loi !

Les menottes claquèrent sur ses poignets.

Le métal froid fit une chose étrange : il le calma.

Théodore regarda ses mains, ces mains de berger, entravées comme celles d'un voleur.

Le maréchal s'approcha.

— Théodore Poli, dit-il, vous êtes en état d'arrestation pour désertion.

Théodore leva la tête et sourit, très légèrement.

— Désertion... répéta-t-il.

Il prononça le mot comme s'il s'agissait d'une plaisanterie. Comme si l'idée même d'avoir appartenu, ne serait-ce qu'une seconde, à l'armée, était absurde.

Les gendarmes le tirèrent vers la porte. Dehors, la nuit avait cette odeur d'herbe froide. Le village, au loin, retenait son souffle.

Une demi-heure plus tard, ils partirent vers Ajaccio.

Le maréchal marchait devant. Les gendarmes encadraient. Théodore suivait, les poignets serrés, mais le dos droit. Il ne se débattait pas. Il ne demandait rien. Il regardait la montagne comme on regarde un témoin.

Sur le chemin, l'un des gendarmes, nerveux, dit :

— On l'a.

Théodore tourna la tête vers lui.

— Vous croyez ? demanda-t-il simplement.

Le gendarme se tut.

Parce qu'il y a des phrases qui font plus peur qu'un fusil.

Quand ils approchèrent d'Ajaccio, l'air changea.

Ce n'était pas seulement l'odeur de la mer. C'était la chaleur. Une chaleur lourde, collante, qui semblait entrer dans les poumons sans demander la permission. Théodore sentit tout de suite qu'ici, la nature ne protège pas. Elle expose.

La citadelle apparut comme une mâchoire de pierre.

On le poussa à l'intérieur. On lui prit ce qu'il avait. On le fit passer par des couloirs où l'humidité sentait la rouille. On le jeta dans une cellule.

Trois jours.

Trois jours de murs, de bruit d'hommes, de clefs, de pas, de cris lointains. Trois jours où l'air marin, trop chaud, trop dense, pesait sur sa tête comme une main.

La nuit, il ne dormait pas. Il écoutait. Il comptait. Il imaginait. Il préparait.

Le quatrième matin, il se leva, lentement.

Il s'approcha de la porte, regarda le judas.

Quand le gardien passa, Théodore parla d'une voix neutre, presque polie.

— Je dois sortir.

Le gardien ricana.

— Tu dois rien du tout.

Théodore attendit. Il ne se précipita pas. Il laissa passer l'heure. Il laissa s'installer la routine.

Puis, au moment où la citadelle se relâchait — parce que même les prisons ont des moments de fatigue — il fit ce qu'il savait faire mieux que personne : il se glissa dans une faille.

Il sortit.

Tranquillement.

Comme si la ville lui appartenait.

Le soleil d'Ajaccio lui frappa le visage. La lumière était insolente. Les gens marchaient, parlaient, riaient. Personne ne savait qu'un homme en fuite venait de naître.

Théodore marcha dans les rues comme un étranger. Il ne regardait pas les vitrines. Il regardait les mains, les ceintures, les armes. Il avait besoin d'un fusil. Pas pour tuer tout de suite. Pour ne plus être pris.

Il en trouva un.

Chargé à la chevrotine.

Quand il sentit le poids du bois et du métal, il eut une sensation presque intime : la

liberté avait un poids, enfin.

Il quitta la ville.

Il prit la direction des montagnes.

Et, à mesure qu'il montait, il respirait mieux. À mesure qu'il retrouvait l'ombre des chênes, la fraîcheur des pierres, il redevenait lui-même.

Au moment où la nuit tombait sur les montagnes et les maisons de Guagno, l'homme entra au village.

Personne ne le vit d'abord. Ou plutôt : certains le virent, mais décidèrent de ne pas voir.

Théodore marcha droit vers le presbytère.

La porte était ouverte. Un feu éclairait la maison.

Et il vit, à travers l'ouverture, le maréchal entrer chez le curé.

Le ciel était étoilé.

Théodore s'arrêta un instant, le fusil contre lui, comme un prolongement.

Il n'était plus conscrit. Il n'était plus prisonnier.

Il était autre chose.

Et il sut, à cet instant précis, que la nuit n'allait pas finir calmement.

# Chapitre 4

## Chapitre 4 — Le presbytère éclaté

### Chapitre 4 — Le presbytère éclaté

La nuit était propre, cette nuit-là.

Une nuit de montagne, noire sans être opaque, comme si l'obscurité elle-même avait de la transparence. Le ciel, piqué d'étoiles, semblait posé très bas sur Guagno. Les lauzes des toits gardaient une tiédeur maigre. Les pierres, elles, étaient déjà froides : elles avaient cette patience minérale qui survit à tout.

Théodore entra au village sans bruit.

Il n'avait pas couru. Courir, c'est avouer. Courir, c'est se mettre au rythme de celui qui te poursuit. Lui avançait à son rythme à lui : régulier, économique, de berger habitué aux pentes et aux heures longues.

Le fusil, chargé à la chevrotine, pesait contre son épaule. Un poids connu, rassurant. Pas parce qu'il aimait tuer — pas encore — mais parce qu'un homme sans arme, dans un monde où l'on te met des menottes, est un homme déjà à moitié vaincu.

Il longea un mur, passa derrière une maison, sentit l'odeur d'un feu qui s'éteignait. Une fenêtre laissait filtrer une lumière jaune. À l'intérieur, on parlait bas. À Guagno, les voix basses ne signifient pas la paix : elles signifient la prudence.

Chaque détail lui revenait avec une précision cruelle : la trappe de la cave, les menottes, la sensation du métal sur ses poignets, le rire bref du maréchal, les bottes

sur les pierres, Ajaccio et sa chaleur humide, les murs de la citadelle, l'air marin trop lourd sur sa tête.

Il se surprit à serrer la crosse plus fort.

Ils m'ont pris.

Le mot n'était pas exact : ils l'avaient attrapé un instant. Mais pour Théodore, la différence n'existait pas. Être attrapé une minute, c'était déjà un affront à l'ordre du monde. Un berger ne se laisse pas mettre un collier.

Il passa devant l'église. Elle dormait, massive, comme une bête pieuse. Une part de lui aurait voulu entrer, non pour prier, mais pour vérifier si Dieu avait une place dans sa nuit. Il ne s'arrêta pas. La foi des autres n'allait pas le sauver.

Il savait où il allait : le presbytère.

La maison du curé était là, à une courte distance, et la porte — grande ouverte — laissait sortir une lumière vive. Un feu brûlait. Des ombres bougeaient sur les murs.

Théodore s'arrêta dans l'ombre d'un figuier. Il se mit à écouter.

Il y avait deux voix : celle du maréchal, reconnaissable à son assurance, et celle du curé, plus sèche, plus prudente, mais pas dépourvue de cette satisfaction qu'ont parfois les hommes d'Église quand l'ordre de l'État confirme l'ordre de Dieu.

Théodore sentit une impulsion monter : entrer, tirer, repartir. Simple.

Mais il se retint.

Parce qu'il n'était pas seulement en colère. Il était calculateur.

Il avait appris, sur les crêtes, que l'animal qui survit n'est pas celui qui frappe le plus fort, mais celui qui frappe au bon moment. Il avait appris à regarder la direction du vent, la position du troupeau, la pente. Ce soir, il regarda la position des corps.

Le maréchal s'était assis en face de la porte.

Une place d'homme sûr.

Une place d'homme qui croit que la loi est une armure.

Le curé, lui, était près de la cheminée.

Théodore sentit le moindre battement de son cœur. Il ajusta son souffle. Le fusil devint une extension de son bras.

À l'intérieur, le maréchal parlait.

Le maréchal venait d'entrer chez le curé comme on entre chez un allié. Il avait secoué la poussière de son manteau, posé son chapeau, accepté un verre. Il avait ce visage de ceux qui ne doutent pas : la moustache bien tenue, le menton levé, la certitude plantée dans les yeux.

Le curé Lemperoni — un homme pas vieux, mais déjà fatigué de la vie des autres — le regardait avec cette attention mêlée de méfiance qu'on accorde à ceux qui portent des armes et des ordres.

Ils s'étaient serré la main. Deux pouvoirs se saluent toujours, même quand ils se méprisent.

Le maréchal s'assit. Il choisit naturellement la chaise en face de la porte ouverte. Il aimait voir qui entre. Il aimait être vu. Le curé resta près du feu.

Un instant, il n’y eut que le crépitement des bûches.

Le curé posa la question qu’il n’avait pas pu s’empêcher de garder au bout de la langue.

— Alors... l’oiseau ?

Le maréchal eut un sourire. Un sourire de chasseur.

— Nous l’avons enfermé pour sept ans.

La phrase avait été dite comme une conclusion, comme un point final.

Le curé se permit un souffle de soulagement, presque un rire.

— Alors l’oiseau est en cage.

Il prononça “en cage” avec une pointe de satisfaction. La cage, pour lui, était une preuve que le monde avait encore des barrières. Que la violence pouvait être contenue. Que les hommes ombrageux finissent toujours par se plier.

Le maréchal hocha la tête, satisfait. Il leva son verre.

— L’ordre, monsieur le curé. L’ordre.

Il était tellement sûr de lui qu’il ne regarda même pas vers la porte ouverte.

Dehors, Théodore entendit “cage”.

Et le mot fit mal comme une lame.

Il n'était plus dans Ajaccio, il n'était plus dans la citadelle : il était de retour, mais le mot ramenait tout, d'un coup. La trappe. Les menottes. La honte. Le souffle chaud de la mer qui l'étouffait. Le rire d'un gendarme. L'idée qu'on puisse décider à sa place, qu'on puisse l'enfermer comme un animal.

Il eut envie de hurler.

Il ne hurla pas.

Il posa sa rage dans ses mains.

Il fit un pas, très lentement, pour que ses semelles ne grincent pas sur la pierre. Il se plaça exactement dans l'axe. La porte ouverte encadra le maréchal comme un tableau offert.

Et, dans ce cadrage, il y eut une seconde de pure étrangeté : le feu, l'homme en uniforme, le curé près de la cheminée, la paix apparente. On aurait presque pu croire à une scène domestique si la nuit n'avait pas porté, derrière, la violence en embuscade.

Théodore leva le fusil.

Il sentit la détente sous son doigt.

Il ne pensa pas : je vais tuer.

Il pensa : je vais reprendre.

Il pressa.

Le coup partit comme un canon.

Le presbytère trembla, les vitres vibrèrent, et le son se répercuta dans Guagno comme si la montagne elle-même venait d'être frappée. Les chiens se mirent à aboyer. Une chèvre bêla dans l'obscurité. Un enfant, dans une maison, se redressa en pleurant.

Le maréchal reçut la charge en pleine poitrine. Ce ne fut pas une chute spectaculaire. Ce fut pire : une immobilité brutale. Il se figea sur sa chaise, raide, les yeux ouverts, comme si son esprit refusait d'admettre ce que son corps savait déjà.

Le curé hurla.

— À l'aide ! Paysans ! Je suis mort ! À l'aide !

Il tomba à genoux, puis au sol, se tordant comme s'il avait été touché lui aussi. Il porta les mains à sa poitrine, puis à son ventre, puis à son visage, cherchant du sang qui n'était pas le sien.

Le feu continuait de crépiter.

La fumée montait.

Le maréchal ne bougeait pas.

Théodore, lui, ne resta pas planté là.

Il recula d'un pas, puis d'un autre. Il se fondit dans l'ombre du figuier, glissa derrière le mur, puis derrière la maison. Il n'y avait pas de triomphe sur son visage. Il y avait un calme sec, un calme qui ressemblait à une porte fermée.

Il avait frappé.

Maintenant, il fallait disparaître.

Le village se réveilla comme on se réveille d'un cauchemar : en fragments.

Une porte s'ouvrit. Une femme apparut, un châle sur les épaules, les yeux pleins de sommeil et de peur. Un homme sortit, torse nu, un couteau à la main, sans savoir encore contre qui.

On entendit des pas courir sur les pierres. On entendit quelqu'un appeler un nom. On entendit des voix s'entrechoquer.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un coup de fusil !

— Chez le curé !

La panique a ceci de particulier : elle va toujours au même endroit. Là où il y a une lumière.

Le presbytère, avec sa porte ouverte et son feu, attirait les hommes comme un point fixe dans la nuit.

Les premiers arrivèrent, essoufflés, puis d'autres, puis d'autres encore. Ils entrèrent et furent frappés par l'odeur de poudre, épaisse, chaude, presque sucrée.

Ils virent le curé au sol, les mains rouges.

Le curé continuait de hurler, plus fort encore, comme si le volume pouvait repousser la mort.

— À l'aide, chrétiens, je suis mort !

Et comme souvent, devant l'incompréhensible, l'esprit humain choisit d'abord la mauvaise explication : la plus immédiate, la plus rassurante parce qu'elle donne un coupable visible.

Un homme s'avança, le visage dur.

— Vous n'avez pas honte de rester aussi tranquille devant un pareil spectacle ?  
lança-t-il au maréchal, en le voyant assis, immobile.

Le curé répondit sans entendre, prisonnier de sa terreur :

— À l'aide ! Je suis mort !

Les villageois se penchèrent sur le maréchal. L'un posa la main sur son épaule. Elle était lourde. Trop lourde. Une autre main toucha sa poitrine.

Le sang. Chaud, abondant.

La vérité se posa comme une pierre dans un ventre.

Le maréchal était mort.

Et le curé... n'avait rien.

Un silence tombant, d'abord, puis des murmures.

Le curé regarda ses mains rouges et pâlit. Il essuya maladroitement sur sa soutane, laissant une trace sombre qui ressemblait à un blasphème.

Quelqu'un chuchota :

— C’est le sang du maréchal...

Une femme se signa.

Un homme cracha au sol.

Un autre, plus vieux, murmura un mot qu’il n’aurait pas dû dire si fort :

— C’est lui.

— Qui, “lui” ?

Le vieux avala sa salive. Les mots étaient dangereux, mais on ne peut pas empêcher un mot de naître.

— Théodore.

Le nom sortit dans la pièce comme une seconde détonation.

Théodore.

Certains firent un pas en arrière, instinctivement, comme si le nom lui-même pouvait tirer. D’autres se regardèrent, cherchant une confirmation dans les yeux des autres.

Le curé, lui, comprit quelque chose de plus intime : il venait d’être touché sans être blessé. Il venait d’être humilié par sa propre panique. Et surtout, il venait de comprendre que l’homme qu’on croyait “en cage” était là, à quelques mètres, libre, armé, invisible.

Cette compréhension lui donna une nausée.

Il n’y avait plus de confort possible. Plus d’illusion. La loi avait perdu son invincibilité dans sa maison.

Et quand la loi saigne chez le curé, la peur change de nature.

Dehors, la rumeur se répandit à une vitesse qui n’avait rien d’humain. La rumeur court plus vite que les pieds.

On entendit des portes claquer, des voix se répondre de maison en maison.

— Le maréchal !

— Mort !

— Chez le curé !

— C’est Théodore !

— Il est revenu !

Dans une maison, une mère prit son enfant contre elle et lui couvrit la bouche, non pour qu’il se taise, mais pour qu’il ne respire pas trop fort, comme si le bruit pouvait attirer l’ombre.

Dans une autre, un homme sortit un vieux fusil poussiéreux, vérifia la poudre, puis le reposa, parce qu’il savait : contre un homme comme Théodore, un fusil ne suffit pas. Il faut des yeux partout. Il faut des hommes. Il faut l’État entier. Et même l’État hésite quand la montagne se met à rire.

On envoya quelqu’un prévenir plus bas, vers Vico, vers les postes, vers les routes. Un messenger partit dans la nuit, haletant, avec une phrase unique dans la tête : il a tué le maréchal.

Au presbytère, on posa enfin un drap sur le corps. Un drap blanc. Comme si le blanc pouvait nettoyer la scène. Comme si le blanc pouvait calmer ce qui venait de naître.

Le curé, tremblant, s'assit près du feu. Il avait cessé de hurler. Sa gorge le brûlait. Sa honte, elle, ne brûlait pas : elle glac'ait.

Un homme lui demanda, dur :

— Vous l'avez vu ?

Le curé secoua la tête. Puis, après un silence, il dit la vérité la plus terrible :

— Non.

— Alors comment vous savez que c'est lui ?

Le curé déglutit. Il regarda la porte ouverte, la nuit au-delà, et sentit un frisson lui remonter la colonne.

— Parce qu'il a entendu "cage", murmura-t-il, sans savoir pourquoi il disait cela. Parce que... il a répondu.

Personne ne comprit vraiment la phrase, mais chacun comprit l'essentiel : Théodore n'était pas un criminel comme les autres. Il répondait aux symboles. Il répondait à l'humiliation. Il répondait à la loi comme on répond à une insulte.

Un homme, plus jeune, lança :

— Il va s'en prendre à nous maintenant ?

Personne ne répondit, parce que personne n'avait la réponse.

Et dans ce silence, une idée commença à se former, lente, lourde, inévitable : si

Théodore a osé frapper là, il osera frapper ailleurs. Et s'il a osé tuer le maréchal, il ne s'arrêtera pas à un uniforme.

La peur, désormais, avait un visage.

Théodore montait déjà.

Il était repassé derrière l'église, puis par un sentier connu de lui seul, une sente qui coupe la pente comme une cicatrice. Il n'avait pas regardé en arrière. Regarder en arrière, c'est se donner une chance de regretter. Et le regret, chez lui, était une faiblesse.

Pourtant, en montant, il sentit un instant une chose étrange : pas de culpabilité, non. Plutôt une forme de vide. Comme si, au lieu d'avoir gagné, il venait de perdre quelque chose d'invisible.

Il s'arrêta derrière un rocher, à l'abri du vent. Il inspira.

Il s'entendit respirer.

Et il se rendit compte que sa main tremblait très légèrement.

La sensation le surprit plus que la mort du maréchal. Parce que ce tremblement disait : tu n'es pas une pierre. Il disait : tu as fait franchir une frontière à ton propre corps.

Théodore serra les doigts autour de la crosse jusqu'à ce que le tremblement cesse.

Il ne se donna pas le droit d'être humain plus longtemps.

Il reprit sa marche.

Au-dessus de lui, le maquis s'ouvrait : les chênes verts, les buissons, les replis, les ombres. Un ventre protecteur. Une promesse de disparition.

Dans ce monde-là, il ne serait plus jamais un conscrit. Plus jamais un prisonnier. Plus jamais un homme qu'on prend.

Il deviendrait autre chose.

Il deviendrait un nom.

Et, derrière lui, dans Guagno, la phrase du curé — “l'oiseau est en cage” — commençait déjà à se transformer, dans les bouches, en récit.

On raconterait le coup de fusil. On raconterait le maréchal raide. On raconterait le curé au sol, les mains rouges. On ajouterait des détails faux, des gestes inventés, des regards imaginaires.

Mais on garderait l'essentiel.

Théodore Poli avait répondu à la cage par le feu.

Plus bas, sur les routes, l'État allait apprendre la nouvelle.

Et quand l'État apprend qu'un homme peut lui répondre ainsi, il ne vient plus avec trois gendarmes et des menottes.

Il vient avec une chasse.

# Chapitre 5

## Chapitre 5 — Calcatoggio : l'étranger (1821–1822)

Chapitre 5 — Calcatoggio : l'étranger (1821–1822)

Il y a des villages où l'on oublie vite.

À Calcatoggio, on n'oubliait pas. On stockait.

On stockait les regards, les phrases, les silences. On stockait surtout les humiliations, parce que l'humiliation est une monnaie qu'on dépense un jour ou l'autre. Quand on est pauvre en tout, on est riche en mémoire.

La nouvelle de Guagno arriva comme arrive la peur : d'abord par un chuchotement, ensuite par une certitude.

Un homme était monté par le chemin de Vico. Il avait du souffle court, de la poussière sur les jambes, et cette façon de parler trop vite qui dit : ce que je raconte dépasse ma voix.

— Le maréchal... dit-il. Chez le curé... à Guagno... mort.

Les mots tombèrent dans l'auberge comme des pierres. On ne répondit pas tout de suite. Chacun chercha d'abord une explication qui ne l'obligerait pas à changer de vie.

— Un accident ?

L'homme secoua la tête.

— Un coup de fusil.

Quelqu'un demanda, trop bas, comme s'il craignait d'appeler le nom :

— Qui ?

L'homme avala sa salive. Son regard glissa vers la porte, vers la montagne, vers ce qui écoute même quand on croit être seul.

— Théodore Poli.

Le nom fit le tour de la pièce. Il s'accrocha aux murs. Il s'insinua dans les verres. Il passa dans les corps.

À Calcatoggio, on avait connu Théodore comme un berger ombrageux. On l'avait vu refuser de plier. On avait entendu son chalumeau. On avait senti son mépris.

Mais "berger ombrageux" et "homme qui tue un maréchal" ne se rangent pas dans la même case. L'un dérange, l'autre transforme.

Ce jour-là, le village comprit qu'il ne s'agissait pas seulement d'un conscrit qui se cache. Il s'agissait d'une force qui venait de se déclarer.

Et quand une force se déclare, le village fait ce qu'il sait faire : il se positionne.

Les premiers jours, Calcatoggio fit semblant de ne pas comprendre.

On continua d'aller au point d'eau. On continua de parler du temps, des bêtes, des récoltes. On continua d'ouvrir l'église le matin. On continua de fermer les volets le

soir.

Mais tout avait changé dans les gestes.

Les hommes se parlaient plus près. Les femmes regardaient plus loin. Les enfants, sans savoir pourquoi, jouaient moins au bord des chemins. La nuit, les chiens aboyaient plus longtemps.

Et surtout, une question se mit à tourner, obstinée :

Où est-il ?

Parce qu'on savait qu'il ne pouvait pas être loin. Les montagnes entre Guagno et Calcatoggio ne sont pas des murs : ce sont des couloirs. Un homme qui les connaît peut passer d'un versant à l'autre comme une ombre traverse une pièce.

Les gendarmes montèrent, évidemment. Plus nombreux que la dernière fois. Plus tendus. Ils posaient des questions qui n'étaient pas vraiment des questions. Leurs yeux fouillaient les visages comme on fouille des poches.

— Vous l'avez vu ?

— Vous savez où il se cache ?

— Qui l'aide ?

Calcatoggio répondait comme répond un village qui veut survivre : par l'évitement.

— On ne sait pas.

— On a des bêtes à garder.

— On prie.

Les gendarmes, frustrés, repartaient, puis revenaient, puis repartaient. Ils laissaient

derrière eux un goût de fer dans l'air. Et ils ne comprenaient pas que, même quand le village ment, il peut croire qu'il dit vrai : ici, ne pas savoir est une stratégie.

Théodore, lui, n'était pas un fantôme. Il était là. Tout près. Dans les replis du Liamone, dans les hauts, dans les bois qui avalent les pas.

Il observait.

Il ne cherchait pas à revenir au village comme avant. Il cherchait quelque chose de plus grand : un territoire mental. Une zone où la loi n'entrerait pas sans payer.

La première fois qu'il revint vers Calcatoggio après Guagno, il ne se montra pas.

Il resta en hauteur, derrière une ligne de chênes verts. Il regarda les toits, les ruelles, les murs. Il écouta les sons : les voix, les seaux, les marteaux, les prières.

Il se rappela l'accueil froid, les regards, Pietru, le point d'eau. Il se rappela surtout cette sensation : ils veulent que je sois petit.

Cette sensation ne lui appartenait plus.

Il avait tué un maréchal. Il s'était évadé d'une citadelle. Il avait répondu à la cage par la poudre.

Il ne pouvait plus rentrer comme un simple berger. Il devait rentrer autrement.

Et cette idée — "autrement" — le travailla pendant des jours.

La montagne enseigne une chose : si tu veux durer, tu dois te nourrir. Un fugitif sans nourriture devient un cadavre. Un fugitif sans réseau devient une rumeur. Un fugitif sans règle devient une bête traquée.

Alors Théodore décida de créer une règle.

Pas une règle de prêtre.

Une règle de chef.

Il commença par ce qu'il connaissait : les hommes cassés.

Dans chaque vallée, il y a des hommes qui ont une dette, un frère mort, une terre trop pauvre, une honte. Des hommes qui n'ont pas de place claire. Ceux-là, quand l'ordre se resserre, peuvent choisir la loi... ou le maquis.

Théodore les repéra comme on repère une bête malade dans un troupeau : à la manière de baisser les yeux, à la manière d'être trop silencieux, à la manière de rester au bord du groupe.

Il ne leur proposa pas de l'argent. Il ne leur promit pas une vie douce. Il leur proposa pire et meilleur : une appartenance.

La première rencontre eut lieu près d'un vieux muret effondré, dans un endroit où l'on n'entend pas les pas de loin. Trois hommes vinrent.

Pas des héros. Des paysans. Des bergers. Des garçons encore.

Ils regardaient Théodore comme on regarde une légende naissante, avec un mélange de fascination et de peur. Ils avaient entendu parler du presbytère. Ils avaient entendu parler du maréchal. Ils ne savaient pas si l'homme en face d'eux était un libérateur ou un monstre.

Théodore parla peu.

— Je ne vous demande pas d’aimer ce que je fais, dit-il. Je vous demande de choisir où vous vivez.

Un des hommes, maigre, osa :

— On vit ici.

Théodore hocha la tête.

— Non. Ici, vous survivez. La loi vous regarde comme des bêtes. Elle vous prend vos fils. Elle vous prend vos bêtes quand elle veut. Et quand un maréchal meurt, elle vient vous interroger comme si vous étiez tous coupables.

Le plus jeune serra les poings.

— Et toi, tu proposes quoi ?

Théodore le fixa.

— Je propose que la montagne redevienne à ceux qui la connaissent.

Silence.

Les mots étaient grands. Ils auraient pu sembler ridicules dans une ville. Ici, ils avaient un poids. Parce qu’ici, les hommes savent que “connaître” un lieu, c’est y avoir saigné.

Un autre demanda, d’une voix basse :

— Et si on te suit... on devient quoi ?

Théodore répondit sans emphase :

— Libres.

Le premier homme ricana nerveusement.

— Libres... comme toi ? Avec des gendarmes derrière chaque arbre ?

Théodore s'approcha, lentement, comme il s'approchait de Pietru. Il posa sa main sur l'épaule de l'homme. Pas une caresse : une marque.

— La liberté, dit-il, n'est pas un repos. La liberté, c'est un prix.

Il relâcha l'homme et recula.

— Si vous ne voulez pas payer, rentrez chez vous. Mais ne venez pas me demander, demain, pourquoi vous êtes à genoux.

Personne ne rentra.

Ce soir-là, ils restèrent. Ils mangèrent du fromage dur, du pain, un peu de viande séchée. Ils burent de l'eau froide. Ils parlèrent bas. Ils regardèrent Théodore, et Théodore les regarda.

Il ne souriait pas.

Il comptait.

Les jours suivants, le groupe se renforça.

On ne devient pas bandit en une nuit. On le devient par accumulation : une fois, tu caches un homme. Une fois, tu mens. Une fois, tu apportes du pain. Puis tu comprends que tu ne peux plus revenir en arrière, parce que la loi, elle, ne pardonne pas.

Théodore organisa.

Pas comme un soldat — il méprisait trop les rangées — mais comme un berger organise un troupeau.

Il choisit des caches. Des cabanes. Des grottes. Des replis. Il établit des points d'eau. Il imposa une règle simple : on ne boit pas avant d'avoir monté la garde. On ne mange pas avant d'avoir partagé. On ne parle pas pour rien.

Il inventa des signaux : une branche cassée, un caillou posé, un chiffon accroché. Des choses minuscules que l'œil du village ne voit pas, mais que l'œil du maquis lit comme un livre.

Il désigna des rôles, sans les appeler "rôles" :

- Toi, tu connais les chemins.
- Toi, tu sais parler aux hommes.
- Toi, tu sais te taire.

Il prit l'habitude de vérifier les mains.

Les mains disent si un homme ment. Les mains disent si un homme tremble.

Un soir, un de ses hommes — un grand, lourd, au regard fuyant — revint avec du vin volé.

— J'ai pris ça dans une maison.

Théodore le regarda longtemps. Puis il dit :

— Tu as pris.

— Oui.

— Chez qui ?

L'homme hésita.

— Je sais pas... une maison...

Théodore fit un pas.

— Dis le nom.

L'homme baissa les yeux.

— Chez un vieux. Il avait du vin.

Théodore sentit une colère froide monter. Pas contre le vol — le vol, il le comprenait — mais contre l'absence de règle. Un groupe sans règle devient une bande. Une bande devient incontrôlable. Et un chef qui ne contrôle pas devient un cadavre.

Il prit la bouteille. Il la vida sur la terre, lentement, sans détourner les yeux, comme une punition silencieuse. Le vin s'infiltra dans la poussière.

— Ici, dit Théodore, on ne vole pas pour boire. On prend pour vivre. Tu comprends la différence ?

L'homme hocha la tête, humilié.

— Et si tu ne la comprends pas, tu pars.

Il laissa un silence.

— Ou je t'y aide.

Personne ne parla. Les autres hommes regardaient la terre boire le vin.

Ce soir-là, ils comprirent que Théodore n'était pas seulement un fugitif. Il était un pouvoir. Et un pouvoir commence par discipliner la faim.

C'est à ce moment-là que Calcatoggio commença à changer de posture.

Au début, le village ne voulait pas être "complice". Le mot était trop lourd, trop dangereux. Mais on peut être complice sans le dire : il suffit d'accepter qu'un homme existe dans les hauteurs, et de faire comme si cela ne concernait pas la vallée.

Les femmes, parfois, laissaient un morceau de pain à un endroit précis, comme par inadvertance. Les hommes, parfois, détournaient les yeux quand un adolescent montait avec un sac un peu trop lourd.

On appelait ça autrement.

On disait : "c'est pour les bêtes."

On disait : "c'est pour un cousin."

On disait : "je n'ai rien vu."

La vérité, c'est que Théodore avait touché quelque chose de profond : une corde

d'orgueil collectif.

La conscription avait déjà blessé les villages. Elle arrachait des garçons à la montagne pour les envoyer mourir loin, en uniforme, pour des causes qui n'avaient pas de nom en corse. Beaucoup obéissaient, parce qu'ils n'avaient pas le choix. Mais à l'intérieur, ils bouillonnaient.

Théodore, en refusant, avait donné un visage à cette rancœur.

Il devenait une excuse.

Il devenait un rêve.

Il devenait un danger.

Et quand un homme devient tout cela à la fois, il attire.

Une nuit, alors que le maquis respirait autour de lui, Théodore s'assit seul sur une pierre. Le feu était éteint. Les autres dormaient, ou faisaient semblant. Il sortit son chalumeau.

Il ne joua pas tout de suite.

Il regarda l'instrument comme on regarde un souvenir d'avant.

Avant, il jouait pour tenir les chèvres. Maintenant, s'il jouait, ce serait pour tenir des hommes.

Il souffla enfin.

Une note monta, claire, puis une seconde, puis une mélodie simple. Une mélodie de berger, oui. Mais dans la nuit, elle avait un autre goût. Elle disait : je suis là. Elle disait : je ne suis pas mort. Elle disait : je ne plierai pas.

Plus bas, dans le village, quelqu'un l'entendit. Peut-être une femme qui n'arrivait pas à dormir. Peut-être un homme qui pensait à ses fils.

La musique flottait.

Et la peur, étrangement, se mêlait à une forme d'admiration.

Théodore s'arrêta. Il laissa le silence revenir.

Il pensa : si je dois vivre comme ça, il me faut plus qu'un groupe.

Il lui fallait un système.

Il lui fallait des ressources.

Il lui fallait une règle qui fasse trembler même ceux qui croient être intouchables.

À cet instant, une idée se forma, nette.

Une idée sacrilège.

Il pensa au clergé.

Au curé de Guagno, à ses mains rouges, à sa honte, à son feu, à sa porte ouverte.

Il pensa aux églises pleines d'argent et de vin, aux soutanes qui prêchent la pauvreté mais vivent mieux que les bergers.

Il pensa : eux aussi ont peur.

Et, dans la nuit, avec la simplicité d'un homme qui ne s'embarrasse pas de morale, il se dit :

— Ils paieront.

Le mot sortit à voix basse. Un mot de chef. Un mot qui n'était plus celui d'un fugitif.

Plus loin, dans le maquis, un homme bougea dans son sommeil.

Théodore resta assis, immobile, et regarda les étoiles.

Il venait de franchir une nouvelle frontière.

Après le sang, l'argent.

Après la fuite, l'organisation.

Et quelque part, très loin, l'État, encore ignorant de ce qui se construisait dans les replis du Liamone, allait bientôt comprendre qu'il ne chassait plus seulement un déserteur.

Il chassait le début d'une République.

# Chapitre 6

## Chapitre 6 — La République des bandits du Liamone (1822)

Chapitre 6 — La République des bandits du Liamone (1822)

On ne construit pas un pouvoir avec des cris.

On le construit avec des habitudes.

La première erreur des hommes traqués, c'est de croire qu'il suffit de survivre au jour d'après. Le jour d'après est un piège : il t'épuise, il t'affame, il te fait penser petit. Il te rend imprudent. Et l'imprudence, à la montagne, n'est pas une faute morale : c'est une condamnation.

Théodore avait compris cela très tôt.

Après Guagno, après le presbytère, après la peur qui s'était installée dans les villages comme une brume, il avait cessé d'être un homme qui fuit. Il était devenu un homme qui tient.

Tenir, dans ces vallées, ne voulait pas dire dominer par la force brute. La force brute attire les balles. Tenir voulait dire : savoir où boire, où manger, où dormir, où disparaître. Tenir voulait dire : transformer le maquis en maison.

Or une maison demande un ordre.

Ce mot, ordre, était presque obscène dans la bouche d'un bandit. Mais Théodore le prononçait intérieurement avec la même précision qu'il prononçait une note sur son

chalumeau : l'ordre n'était pas une vertu, c'était un outil.

Il décida que son groupe ne serait pas une bande.

Il décida qu'il serait une République.

Le mot circula d'abord comme une plaisanterie. Puis il se solidifia.

— Quelle République ? demanda un des hommes, un soir, la bouche pleine de pain dur.

Théodore leva les yeux vers lui.

— La nôtre.

Le silence qui suivit eut un poids étrange. Parce que “la nôtre”, ici, signifiait plus que “à nous”. Cela signifiait : contre eux.

Contre l'État, contre la conscription, contre les hommes en uniforme, contre l'idée même qu'une loi venue d'ailleurs puisse se poser sur les crêtes comme un drap sur un mort.

Les hommes se regardèrent.

Ils n'étaient pas des philosophes. Ils étaient des affamés, des endettés, des meurtris. Mais ils connaissaient une chose : on se bat mieux pour un mot que pour une simple fuite.

La République commença par une carte.

Pas une carte dessinée sur du papier — le papier se perd, se vole, se brûle — mais une

carte dans la tête. Théodore connaissait déjà les vallées comme un berger connaît les habitudes d'un troupeau. Il y ajouta une couche : celle de la chasse.

Il repéra les points d'eau qui ne tarissent pas en été, les cabanes où l'on peut tenir un hiver, les replis qui protègent du vent, les passages qui permettent de changer de versant sans être vu, les falaises qui servent de murs naturels.

Il établit des règles de déplacement : jamais deux jours de suite par le même chemin, jamais un feu visible depuis une crête, jamais de traces nettes dans la boue, jamais de bruit inutile.

Il imposa aussi des règles d'homme.

— On ne parle pas en groupe, dit-il. On parle à deux.

— On ne boit pas avant la garde.

— On ne tire pas pour le plaisir. On tire pour sortir.

— On ne touche pas aux femmes des autres.

— On ne vole pas pour rire.

Chaque règle avait une raison. Et chaque raison avait une conséquence : celui qui ne suivait pas mettait tous les autres en danger.

Certains trouvèrent cela dur.

Mais la dureté de Théodore avait une logique : il préférerait perdre un homme que perdre la République.

Un matin, il fit lever tout le monde avant le soleil. Les corps grognèrent, les yeux brûlèrent, les estomacs protestèrent.

— Pourquoi si tôt ? demanda quelqu'un.

Théodore ne répondit pas par une explication. Il répondit par un geste.

Il montra une pente.

— Montez.

Ils montèrent, essoufflés. Arrivés en haut, ils virent la vallée s'ouvrir, immense, silencieuse. Au loin, un point bougeait sur un chemin : trois hommes, puis cinq. Des silhouettes droites, trop droites.

— Les gendarmes, murmura l'un.

Théodore hocha la tête.

— Vous voyez ? dit-il. Eux, ils arrivent quand vous dormez.

Il laissa la phrase s'enfoncer.

— Ici, on se lève avant eux. Toujours.

Cette nuit-là, aucun de ses hommes ne se plaignit plus de se lever tôt.

La République avait besoin d'un trésor.

Pas un trésor de conte. Un trésor de survie : poudre, plomb, pain, sel, linge, chaussures, herbes, outils. Ce que la montagne ne donne pas, ou pas assez.

Théodore obtint ces choses comme obtient tout homme traqué : en demandant, en prenant, en échangeant, en terrorisant parfois — mais toujours avec cette idée fixe : ne jamais être inutilement cruel. La cruauté inutile attire la vengeance. La vengeance

attire la trahison.

Il commença à instaurer une forme de caisse commune.

Pas une caisse visible. Une caisse dans la tête de quelques-uns. Un système de dépôts dans des lieux connus de deux personnes seulement. Une gourde enterrée sous une pierre, un sac dans un tronc creux, une poche cousue dans une couverture.

Au début, c'était Théodore qui gardait tout.

Puis il comprit qu'un chef qui garde tout devient fou. Parce qu'il ne dort plus. Parce qu'il soupçonne tout le monde. Parce qu'il finit par se surveiller lui-même.

Il avait besoin d'un homme différent de lui.

Un homme qui aime compter.

Un homme qui aime les détails.

Un homme qui n'a pas besoin de tuer pour exister.

C'est ainsi qu'apparut Luis Niolo.

Luis n'avait pas l'allure d'un bandit.

Il avait les mains propres, ou du moins il essayait. Il avait une manière de regarder qui allait partout, comme s'il classait le monde. Il parlait peu, mais quand il parlait, ce n'était jamais pour se montrer. C'était pour corriger.

On raconte qu'il était monté au maquis un soir avec un sac de farine et une question.

— Tu veux durer ? avait-il demandé à Théodore.

Théodore l'avait fixé, méfiant.

— Qui es-tu ?

— Celui qui sait où part l'argent.

La phrase avait fait rire certains. Elle avait fait taire Théodore.

Parce qu'à cet instant, Théodore avait compris : un homme qui sait où part l'argent sait aussi où part le pouvoir.

Luis s'était assis près du feu sans attendre qu'on l'invite. Il avait sorti un morceau de charbon. Il avait commencé à tracer des traits sur une pierre plate.

— Combien de bouches ?

— Combien de fusils ?

— Combien de jours de nourriture ?

— Combien de poudre ?

— Combien de familles qui aident ?

— Combien de risques ?

Les hommes regardaient, incrédules. Ils n'avaient jamais vu quelqu'un poser ces questions comme on pose des clous.

Théodore, lui, sentit une irritation. Personne ne lui avait parlé ainsi depuis longtemps. C'était presque un affront.

— Tu crois que je ne sais pas ? dit-il.

Luis leva les yeux.

— Tu sais. Mais tu sais seul. Et seul, ça meurt.

Le silence tomba.

Le maquis, autour d’eux, semblait écouter.

Théodore ne répondit pas tout de suite. Il ne voulait pas céder. Mais il ne voulait pas non plus être stupide. Un chef stupide est un chef mort.

Il s’accroupit près de la pierre.

— Écris, dit-il.

C’est à ce moment-là que la République cessa d’être une idée.

Elle devint une organisation.

Luis Niolo devint “l’administrateur” sans qu’on prononce le mot. Il n’aimait pas les titres. Il aimait les fonctions.

Il mit en place une discipline de distribution : qui reçoit quoi, quand, pourquoi. Il imposa un principe simple : tout se paie, même au maquis.

— Ici, dit-il, rien n’est gratuit. Même la peur.

Il nota les dettes. Il nota les services. Il nota les promesses. Il ne les nota pas sur un papier — trop dangereux — mais dans une mémoire d’acier.

Les hommes comprirent vite qu’il était plus effrayant à sa manière que certains fusils.

Parce qu'un fusil peut se tromper. La mémoire de Luis, non.

Théodore, au début, surveillait Luis.

Il cherchait une ambition cachée, un désir de trône. Mais Luis n'avait pas l'œil des rois. Il avait l'œil des comptables. Il voulait que la République tienne, pas qu'elle brille.

Cela apaisa Théodore.

Et, paradoxalement, cela renforça son pouvoir. Parce que le pouvoir, quand il se croit seul, se fragilise. Quand il accepte une structure, il devient plus grand que l'homme.

Bien sûr, l'ordre attire l'envie.

Un soir, un homme — un de ceux qui avaient rejoint tôt, un certain Raffaellu, visage creusé, jaloux comme une faim — osa murmurer à un autre :

— Luis commande trop.

La phrase se répandit comme une maladie.

Théodore l'apprit rapidement. Il l'apprit parce que le maquis, même loyal, parle. Il l'apprit parce que la jalousie a toujours besoin d'oreilles.

Il fit appeler Raffaellu.

Pas devant tout le monde. Pas dans une grande scène. Théodore n'aimait pas le théâtre, il aimait l'efficacité. Mais il savait aussi ceci : certaines leçons doivent être vues.

Il choisit un endroit clair, au bord d'un rocher. Deux hommes tenaient la garde. Le soleil baissait.

Raffaellu arriva. Il évita le regard de Théodore.

— On dit que tu parles, dit Théodore.

— Les hommes parlent, répondit Raffaellu, tentant de sourire.

Théodore s'approcha.

— Oui. Les hommes parlent. Mais la République, elle, se tait.

Luis était là, un peu en retrait. Il ne disait rien. Ses yeux regardaient le sol.

Théodore fixa Raffaellu.

— Tu as dit que Luis commande trop.

Raffaellu se raidit.

— Je... j'ai dit qu'il... qu'il décidait beaucoup.

Théodore hocha la tête.

— Et tu as raison.

Raffaellu eut un espoir idiot dans les yeux.

Théodore continua, calmement :

— Il décide beaucoup, parce que toi, tu ne sais pas décider. Tu sais seulement jalouser.

La phrase claqua. Raffaellu rougit.

— Tu m’humilies ? souffla-t-il.

Théodore inclina la tête, presque amusé.

— Je te sauve.

Puis il fit un geste.

Un des hommes apporta un sac. Théodore l’ouvrit. À l’intérieur, du pain, du sel, un peu de poudre.

— Voilà ce que tu manges, dit Théodore. Voilà ce qui te tient en vie. Tu crois que ça tombe du ciel ?

Raffaellu se tut.

Théodore s’approcha encore.

— Ici, dit-il, tu as le droit de mourir. Tu n’as pas le droit de faire mourir les autres avec tes phrases.

Il laissa un silence, puis il conclut :

— Tu vas descendre demain.

Raffaellu leva la tête, paniqué.

— Descendre ? Où ?

— Au village. Tu iras chercher des nouvelles. Tu reviendras avec du pain et des informations. Si tu reviens.

C'était une punition parfaite. Pas une balle. Pas un coup. Une mission qui pouvait tuer.

Raffaellu comprit qu'il venait de perdre sa place.

— Et si je ne reviens pas ? demanda-t-il, la voix cassée.

Théodore le regarda sans émotion.

— Alors tu auras servi à quelque chose.

Cette nuit-là, personne ne parla plus de jalousie.

Et Luis, pour la première fois, leva les yeux vers Théodore avec un respect discret. Parce qu'il avait vu : Théodore savait gouverner les hommes comme on gouverne les bêtes — sans haine, mais sans faiblesse.

La République, désormais, avait un rythme.

On se levait tôt. On bougeait par petits groupes. On mangeait en silence. On tirait rarement. On parlait par signes. On se racontait peu de choses, parce que le récit se fait en bas, au village, pas au maquis.

Et pourtant, malgré cette discipline, quelque chose de sauvage subsistait, une fièvre qui ne se laisse pas dompter : l'orgueil.

Théodore régnait sans partage, oui. Mais ce règne avait un prix : il devait être partout. Il devait tout sentir. Il devait tout contrôler.

Les jours où il dormait mal, il devenait plus dur. Plus tranchant. Il supportait moins les lenteurs, moins les rires, moins les faiblesses.

Un matin, un homme fit tomber un ustensile. Le bruit résonna dans le maquis comme un signal.

Théodore se retourna, les yeux noirs.

— Tu veux qu'on vienne ? demanda-t-il.

L'homme balbutia :

— Non... c'est... c'est rien...

Théodore s'approcha si près qu'on entendit son souffle.

— Ici, dit-il, "rien" peut tuer.

Il s'éloigna. Mais le mal était fait : le groupe avait senti une chose inquiétante.

Le pouvoir de Théodore était aussi sa prison.

Parce qu'un homme qui règne sans partage ne peut pas se permettre d'être fatigué.

Un soir, alors que le ciel se couvrait et que le vent annonçait la pluie, Luis s'approcha de Théodore.

Ils étaient à l'écart, sur une crête. On voyait la vallée du Liamone comme une plaie sombre. Les premières gouttes commençaient à tomber.

Luis dit, sans détour :

— Il te faut de l'argent.

Théodore ne répondit pas.

— La poudre, le sel, le pain... ça se paie. Et les familles qui aident, ça se fatigue.

Théodore regarda la vallée.

— Je sais.

Luis hésita, puis il posa la phrase comme un outil sur une table :

— Alors il te faut un impôt.

Théodore tourna la tête vers lui, lentement. Ses yeux brillèrent d'une lueur dangereuse.

— Un impôt, répéta-t-il.

Le mot avait un goût de gouvernement.

Luis hocha la tête.

— Un impôt, oui. Sinon, tu deviendras un mendiant armé. Et un mendiant armé finit toujours par voler. Et quand tu voles sans règle, tu perds la population.

Théodore garda le silence. Dans sa tête, une image s'imposa : le presbytère, le curé, le feu, la porte ouverte, les mains rouges.

Il sentit une ironie froide monter.

— Qui paierait ? demanda-t-il.

Luis répondit sans hésiter :

— Ceux qui ont de l'or. Ceux qui ont des caves pleines. Ceux qui prêchent la pauvreté mais vivent bien.

Théodore eut un sourire, presque imperceptible.

— Le clergé.

Luis ne sourit pas. Il était trop sérieux pour ça.

— Le clergé.

La pluie s'intensifia. Les gouttes frappaient la pierre comme des doigts pressés.

Théodore resta immobile, et dans son immobilité on sentait la décision se former. Une décision simple, brutale, logique.

Il murmura, comme s'il parlait à la montagne :

— Alors on gouvernera.

Il n'avait pas dit : on volera.

Il avait dit : on gouvernera.

Et c'est ainsi que la République des bandits du Liamone, née d'une fuite et d'un coup de fusil, trouva sa prochaine étape : la taxation, l'administration, la peur organisée.

En bas, dans les villages, on ne savait pas encore.

On croyait chasser un homme.

On allait découvrir qu'on avait laissé naître un système.

# Chapitre 7

## Chapitre 7 — L'impôt des soutanes (1822–1823)

Chapitre 7 — L'impôt des soutanes (1822–1823)

Le premier impôt ne fut pas annoncé.

Il fut senti.

On sentit d'abord un changement dans l'air : une prudence nouvelle, comme quand l'orage est encore loin mais que les bêtes relèvent la tête. On sentit ensuite un changement dans les habitudes : un homme qui descend au village plus tôt que d'ordinaire, un autre qui remonte plus tard, un sac un peu trop lourd, une femme qui détourne les yeux quand elle croise un gendarme.

Puis on sentit, surtout, une nouvelle façon de prononcer certains mots.

Curé.

Presbytère.

Contribution.

La République des bandits du Liamone n'avait pas besoin d'un drapeau. Elle avait besoin de farine, de poudre, de sel, de chaussures, de linge, d'herbes pour soigner les fièvres, de bêtes à échanger, de silence à acheter.

Et, pour tout cela, il fallait de l'argent.

L'argent, Théodore l'avait d'abord obtenu comme obtiennent les hommes traqués : en

prenant ici, en échangeant là, en forçant parfois. Mais ce mode de survie avait une faiblesse : il rendait dépendant de l'occasion. Un chef dépendant de l'occasion finit par s'épuiser. Un groupe dépendant de l'occasion finit par se retourner sur lui-même.

Luis Niolo avait dit le mot.

— Il te faut un impôt.

Dans la bouche de Luis, “impôt” n'avait rien de glorieux. C'était une mécanique. Une manière d'installer une permanence.

Dans la bouche de Théodore, le mot devint autre chose.

Il devint une revanche.

Pas seulement contre l'État. Contre l'idée même qu'il y ait des hommes intouchables.

Les curés, dans les villages, avaient une place étrange : ils parlaient de pauvreté, mais ils connaissaient les caves pleines ; ils prêchaient la peur de Dieu, mais ils savaient utiliser la peur des hommes. Ils étaient à la fois respectés et soupçonnés. On leur donnait du pain, on leur donnait du vin, on leur donnait des confidences. Et parfois, on leur donnait plus encore : le pouvoir de décider qui est “bon” et qui est “mauvais”.

Théodore avait vu le curé de Guagno hurler “je suis mort” alors qu'il ne saignait pas.

Il avait vu, ce soir-là, que la soutane n'était pas une cuirasse. C'était un tissu. Et un tissu, ça brûle.

Il décida que le clergé paierait.

Non pas une fois.

Chaque année.

La décision fut prise un matin de vent, sur une crête où l'on voyait la vallée comme une large cicatrice sombre.

Luis avait étalé des chiffres invisibles sur une pierre plate : pas des chiffres écrits, des chiffres pensés. Il parlait en termes de bouches, de jours, de poudre, de risques. Théodore écoutait sans paraître écouter, le regard loin, comme s'il surveillait un point que les autres ne voyaient pas.

— On a besoin de quoi, exactement ? demanda Théodore.

Luis répondit sans hésiter, comme s'il avait déjà fait le compte mille fois.

— De régularité. Et d'un message.

— Quel message ?

Luis leva les yeux.

— Que tu peux toucher ceux qu'on croit intouchables.

Le vent souleva un pan du pilone de Théodore. Il sourit, très légèrement.

— Je l'ai déjà prouvé.

Luis secoua la tête.

— Tu as tué un maréchal. C'est de la violence. Là, il faut autre chose : il faut un système. Le maréchal, tu l'as abattu. Le clergé, tu vas le faire payer. Et quand il

paie... il devient lié.

Théodore laissa un silence.

— Qui va porter ça ? demanda-t-il.

Luis répondit, froid :

— Les curés eux-mêmes.

La phrase était une audace. Elle était aussi une évidence. Parce que qui connaît mieux les réseaux, les familles, les secrets, que les curés ? Et qui a plus peur du scandale que ceux qui vivent du respect ?

Théodore regarda la vallée.

— On commence par qui ?

Luis prit le temps de choisir le nom.

— Guagno.

Il n'avait pas prononcé "Guagno" pour des raisons pratiques. Il l'avait prononcé parce qu'il savait : pour Théodore, Guagno n'était pas un village. C'était une blessure et une origine.

Théodore hocha la tête.

— Alors Guagno.

Il n'ajouta pas : "le curé". Mais tout le monde comprit.

La première lettre ne fut pas écrite.

Elle fut dictée.

Théodore n'aimait pas les papiers, pas parce qu'il ne savait pas lire — il savait suffisamment — mais parce que les papiers voyagent. Et ce qui voyage peut être intercepté. Un homme prudent préfère les bouches aux feuilles.

Il convoqua un messenger de confiance, un garçon qui connaissait les sentes et qui avait appris à se taire. Il le fit asseoir près du feu.

— Tu vas descendre à Guagno, dit Théodore. Tu vas entrer chez le curé. Tu vas lui dire que je demande une contribution.

Le garçon blêmit.

— Une contribution ?

— Oui.

Théodore s'approcha. Son regard n'était pas en colère. Il était posé, définitif.

— Dis-lui que ce n'est pas une demande. Dis-lui que c'est pour la République.

— Et s'il refuse ?

Théodore haussa les épaules.

— Alors il priera plus fort.

Le garçon comprit : une prière n'arrête pas une balle.

Il partit.

Le curé de Guagno reçut le message comme on reçoit une condamnation.

Le presbytère, depuis la mort du maréchal, avait changé. Il n'avait pas changé de murs, mais il avait changé d'âme. La porte qu'on laissait ouverte avant restait désormais fermée. Le feu brûlait, oui, mais il ne réchauffait plus : il éclairait l'inquiétude.

Quand le garçon entra, le curé eut ce mouvement de recul instinctif. Un enfant du village, un messenger... les messagers ne viennent jamais pour apporter de bonnes nouvelles.

Le garçon baissa la tête, comme s'il respectait la soutane. Mais ses mots, eux, ne respectaient rien.

— Le signor Théodore Poli... demande une contribution.

Le curé resta figé.

— Une... contribution ?

Le garçon répéta, plus lentement, comme si la lenteur donnait au mot un caractère sacré.

— Une contribution pour la République du Liamone. Et pour votre tranquillité.

Le curé sentit sa bouche s'assécher. "Tranquillité" était un mot cruel dans sa maison.

— Je... je suis un homme d'Église, balbutia-t-il.

Le garçon le regarda enfin. Ses yeux n'étaient pas méchants. Ils étaient simplement vides de compassion. C'est la marque des gens qui portent un ordre dangereux : ils ne peuvent pas se permettre d'être émus.

— Justement, dit-il. Vous êtes un homme d'Église. Vous avez des paroissiens. Vous avez des dons. Vous avez des caves. Vous avez des gens qui vous doivent des choses.

Le curé sentit sa gorge se serrer.

— Et si je... si je dis non ?

Le garçon baissa la voix.

— Alors Théodore reviendra. Et cette fois, ce ne sera pas un maréchal.

Le curé ferma les yeux un instant. Il vit la chaise du maréchal, le drap, les mains rouges. Il se revit au sol, hurlant "je suis mort" alors qu'il était vivant.

Il comprit que le maquis venait d'entrer dans son économie.

Et dans sa foi.

À Guagno, le curé finit par payer. Pas par conviction, pas par accord, mais par instinct de survie.

Mais Théodore ne voulait pas seulement l'argent. Il voulait un mécanisme.

Il fit passer un second message, puis un troisième : le curé devait servir de relais. Il devait "informer" Théodore des autres payeurs. Il devait aider à récolter, à vérifier, à

identifier ceux qui trichent.

La première fois, le curé protesta. Il tenta de jouer sa dignité.

— Je ne suis pas un collecteur, dit-il, la voix tremblante. Je ne suis pas... un homme de vos affaires.

Le messager répondit sans violence :

— Vous êtes déjà dans les affaires. Le sang du maréchal a coulé chez vous.

Cette phrase détruisit toute résistance. Parce qu'elle disait : vous êtes déjà lié. Vous ne pouvez plus prétendre à l'innocence.

Le curé se rendit compte que l'innocence est un luxe qu'on perd vite quand on vit au bord du maquis.

Il commença à faire ce qu'on attendait de lui.

Il parla aux autres curés. Il demanda des “dons”, des “participations”. Il utilisa des mots neutres, des mots d'Église, pour masquer une extorsion.

Et, à chaque visite, il sentait la honte le brûler.

Parce qu'il savait : il n'était plus pasteur seulement. Il était devenu un instrument.

Dans les villages, on réagit avec cette ambiguïté corse qui fait la beauté et la cruauté des choses.

Certains trouvèrent cela scandaleux.

— Taxer les curés ! disaient-ils. C’est la fin du monde.

D’autres, à voix basse, souriaient.

— Qu’ils paient. Ils ont toujours eu plus que nous.

Et il y avait ceux qui, sans sourire ni scandale, constataient simplement :

— Théodore gouverne.

Cette dernière phrase était la plus dangereuse. Parce qu’elle disait : ce n’est plus un bandit. C’est un pouvoir.

L’impôt se structura.

Il n’était pas annoncé avec un barème, bien sûr. Il était “proportionnel” à la richesse supposée, ce qui signifiait en réalité : proportionnel à la peur. Théodore et Luis savaient exactement comment doser : assez pour nourrir la République, pas assez pour pousser tout le monde à la révolte immédiate.

Luis établissait les montants dans sa tête. Théodore validait. Les messagers portaient. Le curé relais collectait, tremblant.

Et Théodore, surtout, contrôlait.

Il demandait des noms : qui a payé ? combien ? qui tarde ? qui discute ? qui triche ?

Il voulait que la République ait des comptes.

Dans un coin de maquis, Luis répétait parfois, comme une prière laïque :

— Sans comptes, pas de durée.

Théodore l'écoutait, et il sentait une satisfaction froide : la République s'enracinait.

Un jour, un curé tenta de biaiser.

Il envoya moins que prévu, en espérant que la distance et la confusion suffiraient.

Théodore le sut. Il le sut parce que le curé relais le lui dit, ou parce que Luis calcula l'écart, ou parce qu'un messager remarqua. Peu importe : la République, maintenant, voyait.

Théodore ne réagit pas avec un coup de fusil. Ce serait trop simple. Trop brutal. Trop visible.

Il réagit comme réagit un pouvoir : par un exemple.

Il fit porter une réponse : pas une balle, pas un incendie, mais une phrase.

Une phrase qui, dans les villages, fit plus peur qu'une arme :

— Je sais.

Et il ajouta :

— Je sais aussi où dort ta mère.

Le curé paya.

Il paya vite.

La République apprit ce jour-là une vérité : la peur est plus efficace quand elle reste précise.

Les gendarmes, eux, commencèrent à comprendre que quelque chose avait changé.

Ils voyaient des flux étranges. Ils voyaient des hommes descendre puis remonter. Ils entendaient des bruits de “dons” qui ne passaient pas par les circuits habituels. Ils entendaient des curés nerveux, des sermons plus courts, des confessions plus longues.

Mais ils ne pouvaient pas prouver.

Et c’est cela, le génie du maquis : il ne nie pas, il rend la preuve impossible. Tout passe par des bouches, par des regards, par des objets qui changent de main.

Un commandant local — un homme plus prudent que le maréchal mort — dit un soir à ses hommes :

— On ne poursuit plus un homme. On poursuit un réseau.

Il avait raison.

Et le réseau avait un centre : Théodore.

Alors l’État fit ce que font les États quand ils ne peuvent pas attraper la tête : ils frappent le cœur.

Ils cherchèrent sa femme.

On la trouva.

On l’arrêta.

On la prit, non pas parce qu'elle avait tiré, non pas parce qu'elle avait organisé, mais parce qu'elle portait le nom et le sang.

C'était une stratégie ancienne : faire sortir le loup en mettant un piège près de la tanière.

La nouvelle monta au maquis par un messager essoufflé.

Quand il arriva, Théodore était debout, les mains occupées à nettoyer son fusil. Il leva les yeux. Il vit la peur dans le visage du garçon.

Avant même que le mot soit prononcé, il sut.

— Quoi ? demanda-t-il.

Le garçon avala sa salive.

— Ils ont pris... votre femme.

Le fusil resta suspendu dans les mains de Théodore.

Un silence épais tomba sur le groupe. Les hommes baissèrent les yeux. Certains firent le signe de croix, par réflexe, comme si la croix pouvait arrêter les gendarmes.

Théodore ne bougea pas.

Son visage ne changea presque pas. Mais ceux qui le connaissaient virent la chose : une contraction infime au coin de la mâchoire, comme un verrou qui se ferme.

Il posa le fusil. Lentement.

Puis il dit, d'une voix calme, trop calme :

— Ils veulent que je descende.

Personne ne répondit. Personne n'osa.

Théodore regarda la vallée. Dans ses yeux, il n'y avait plus la satisfaction du pouvoir. Il y avait une autre lumière : celle du prix.

Il murmura, pour lui-même, une phrase qui ne ressemblait pas à une menace, mais à une promesse :

— Alors ils vont apprendre ce que coûte une prise.

Et il se tourna vers Luis.

— Fais les comptes, dit-il. Dis-moi combien il faut pour tenir sans moi... si je dois partir.

Luis le regarda, alarmé.

— Tu ne peux pas...

Théodore leva la main, l'interrompant.

— Je peux tout, dit-il. Mais je ne peux pas laisser l'État croire qu'il a trouvé mon point faible.

Il y eut un silence.

Puis Théodore ajouta, plus bas, presque inaudible :

— Et pourtant... il l'a trouvé.

La République, ce soir-là, découvrit que même un chef a une faille.

Et dans cette faille, l'État s'apprêtait à planter son couteau.

# Chapitre 8

## Chapitre 8 — La lettre du 18 juillet 1823 (pivot)

Chapitre 8 — La lettre du 18 juillet 1823 (pivot)

Le papier avait une odeur.

Une odeur de chiffon humide, de poussière fine, et de cette fragilité propre aux choses qui peuvent condamner un homme. Dans le maquis, on se méfiait des feuilles comme on se méfiait du feu : utiles, mais traîtres. Un papier se perd. Un papier se vole. Un papier se retrouve dans une poche de gendarme, puis sur une table, puis dans un procès.

Et pourtant, ce matin-là, Théodore Poli avait décidé d'écrire.

Pas pour la beauté du geste. Pas pour se donner un style. Pour une raison plus froide : contrôler. Mettre au clair ce que la peur et les messagers, parfois, laissent flou. Car un impôt sans comptabilité est une aumône. Une République sans registre est un cri.

La pluie de la veille avait lavé les pierres. L'air sentait les herbes écrasées. Dans une cabane basse, dissimulée par des chênes verts, Luis Niolo avait étalé sur une planche deux objets qui semblaient absurdes au milieu des fusils : une fiole d'encre, une plume, et un petit couteau pour tailler.

Théodore regarda la plume comme on regarde un piège.

— Ça va nous tuer, dit l'un des hommes, inquiet. Une lettre... c'est une corde.

Luis leva la tête, calme.

— Une lettre, si elle est mal faite, oui. Mais si elle est bien faite... c'est une laisse. Et c'est nous qui la tenons.

Théodore ne répondit pas. Il s'assit, posa ses avant-bras sur ses genoux. On voyait qu'il pesait la chose.

Depuis l'arrestation de sa femme, la République avait changé de respiration. Les hommes parlaient moins. Le silence, d'habitude protecteur, avait pris une teinte de menace. On sentait une question, partout, dans les regards :

Il va descendre ?

Il va faire une folie ?

Il va se faire prendre ?

Théodore savait ce que l'État voulait : le faire sortir du bois en serrant le ventre de son monde. Sa femme en prison n'était pas seulement une souffrance ; c'était un message. Un message qu'il ne pouvait pas ignorer sans perdre la face, ni écouter sans risquer la corde.

Alors il fit ce que font les hommes qui veulent rester rois : il avança sur un autre front.

L'argent.

La discipline.

Le réseau.

Et, au centre de ce réseau, le curé de Guagno : Lemperoni.

Celui qui, sans le vouloir, était devenu la boîte aux lettres d'un bandit.

Luis posa une pierre plate devant Théodore.

— Tu écris en quelle langue ? demanda un homme.

Luis répondit avant Théodore :

— En génois.

Le mot fit lever quelques sourcils. Certains ne comprenaient pas. D'autres comprenaient trop bien : le génois, c'était la langue qui circule, la langue des anciens papiers, la langue qu'on ne lit pas aussi facilement dans les bureaux français.

Théodore prit la plume. Il la pesa. La tourna entre ses doigts. Puis il souffla, comme s'il allait jouer du chalumeau.

— Dicte, dit-il à Luis.

Luis hésita.

— C'est toi qui dois dicter.

Théodore fixa la feuille.

— Je dicte. Tu corriges. Et si un mot me trahit, je te fais avaler l'encre.

Ce n'était pas une menace spectaculaire. C'était une manière de dire : je veux que ce papier soit parfait.

Luis acquiesça, sans sourire. Il n'avait pas peur des menaces. Il avait peur du désordre.

Théodore trempa la plume dans l'encre.

La première ligne sortit, lente, attentive. Une écriture de berger devenu chef : pas élégante, mais ferme. Chaque lettre semblait décidée.

Il écrivit la date.

18 juillet 1823.

Ce chiffre, plus tard, deviendrait un clou dans l'Histoire. Pour l'instant, ce n'était qu'un matin humide au maquis, avec un chef qui refusait de trembler.

Avant d'écrire au curé, Théodore voulut les nouvelles.

— Daltori ? demanda-t-il.

Luis répondit, précis :

— Antonio Daltori, doyen de Coggia-Sagone. Il a payé.

Théodore hocha la tête. Il aimait les hommes qui payaient sans parler. Ils avaient une vertu rare : ils comprenaient vite.

— Santi ?

Luis eut un petit soupir, presque imperceptible.

— Le curé principal Santi a envoyé cent scudi.

Un rire froid traversa Théodore.

— Cent scudi.

Il répéta le mot comme on répète une insulte. Parce que ce n'était pas seulement une question de monnaie : c'était une question de respect. Faire passer des scudi pour des francs, c'était jouer avec lui. C'était croire qu'il ne saurait pas. C'était le prendre pour un bandit idiot, un homme de fusil, pas un homme de système.

Théodore serra la plume.

— Pellegrini ?

— Antonio Pellegrini n'a pas envoyé pour 1823. Il veut "discuter", dit Luis avec mépris.

Théodore ferma les yeux une seconde. Les "discussions" étaient des tentatives de fissurer l'ordre.

Il rouvrit les yeux.

— Et la somme destinée à ma femme ? demanda-t-il.

La phrase, dite ainsi, semblait administrative. Mais il y avait, dessous, un fil tendu.

Luis baissa la voix.

— Rien.

Un silence s'installa. Un silence lourd, presque humiliant.

Théodore posa la plume sur la table, comme on pose une arme pour ne pas l'utiliser tout de suite. Il inspira. Quand il repara, sa voix était étonnamment calme.

— Alors j'écris.

Il commença par la politesse.

C'était ce qu'il y avait de plus effrayant : Théodore savait être poli. La politesse, dans sa bouche, n'était pas une douceur ; c'était une lame fine. Elle donnait à la menace une forme respectable, presque officielle. Comme si la République avait déjà ses codes, son style, son protocole.

Il écrivit au curé Lemperoni avec des formules d'égard. Il évoqua la lettre reçue, la contribution de Daltori. Il remercia. Il posa la relation comme une relation entre hommes "liés".

Puis il glissa la première pointe.

Santi.

Il expliqua, sans hausser la voix, que cent scudi n'étaient pas cent francs. Il fit semblant d'y voir une confusion, mais la phrase portait une malédiction douce : ne me prends pas pour un imbécile. Il parla de "courroux divin" comme on agite un chiffon rouge devant un homme d'Église, mais on sentait bien que le courroux le plus immédiat, ce n'était pas celui de Dieu.

Luis, penché sur l'épaule de Théodore, murmura :

— Trop direct ?

Théodore ne leva même pas la tête.

— Pas assez.

Il ajouta une phrase plus tranchante, puis la rendit plus élégante. Théodore avait ce talent : rendre la violence bien écrite.

Ensuite vint Pellegrini.

Théodore expliqua qu’il pourrait “proposer la même chose qu’en 1822”, c’est-à-dire une forme de compromis, un délai, une négociation. Mais immédiatement, il ramena le centre : l’argent promis pour sa femme.

Et là, la lettre changea de température.

Le lecteur de la lettre — Lemperoni — devait comprendre une chose : l’argent n’était pas une simple extorsion. Il était lié à une affaire intime. Une épouse en prison. Un chef qui ne veut pas perdre la face. Un État qui serre. Une République qui doit tenir.

Théodore écrivit qu’il garderait une somme — un dédommagement — pour quand sa femme sortirait. Et il justifia ce “dédommagement” par un “service” rendu au curé : avoir débarrassé le presbytère de deux hommes, deux silhouettes menaçantes, deux “M. et M.” dont le nom, dans le papier, se réduisait à des initiales — comme si la peur avait effacé les lettres.

Luis regarda Théodore.

— Tu es sûr de vouloir écrire ça ?

Théodore leva enfin les yeux.

— Lemperoni sait, dit-il. Il a peur. La peur, ça s’entretient avec la vérité.

Il replongea dans l’encre.

Puis la lettre fit quelque chose d’inattendu.

Elle devint tendre.

Ou plutôt : elle joua à être tendre.

Théodore évoqua Angela-Maria Borghi.

Là, dans la cabane, certains hommes échangèrent un regard. Parce que ce nom avait commencé à circuler comme circulent les noms scandaleux : bas, vite, avec une fascination sale.

Angela-Maria était la cousine du curé. Une femme du pays. Pas une fille du maquis. Et elle portait, disait-on, un “état intéressant”.

En d’autres termes : elle était enceinte.

De lui.

Théodore écrivit à Lemperoni avec “affection et respect” pour cette cousine, et il lui adressa presque des compliments. Il mentionna sa descendance, des noms de femmes et de branches familiales, comme si l’arbre généalogique pouvait servir de voile à un acte brut.

Luis fronça les sourcils.

— Pourquoi tu le mets dans la lettre ?

Théodore s'arrêta un instant. Son regard se perdit dans la lumière grise qui passait par une fente de la cabane.

— Parce que c'est déjà su, dit-il. Et parce que Lemperoni doit comprendre : je peux entrer chez lui par la porte de Dieu... et par la porte du sang.

C'était cruel.

C'était aussi un geste politique : lier le curé par la honte et par la famille, pas seulement par l'argent. Un homme peut trahir une idée. Il trahit moins facilement une cousine enceinte.

À cet instant, une silhouette bougea à l'entrée.

Une femme.

Elle n'entra pas complètement. Elle resta dans l'ombre, comme si elle n'avait pas le droit d'avoir une place claire dans ce monde. On ne vit pas son visage tout de suite, mais Théodore la sentit avant de la voir. Il posa la plume.

— Angela, dit-il.

Elle fit un pas. La lumière révéla un ventre discret sous un châle. Son visage était fermé, mais ses yeux brûlaient.

Elle ne parla pas. Elle regarda la feuille. Elle regarda l'encre. Elle regarda Théodore avec une expression qui mélangeait reproche et attachement, colère et fatalité.

Théodore soutint son regard sans ciller.

Luis détourna les yeux. Il avait beau être l’homme des comptes, il ne savait pas compter ce genre de choses.

Angela-Maria s’approcha, posa doucement la main sur son ventre, puis murmura enfin, d’une voix basse :

— Tu écris ma vie sur une feuille.

Théodore répondit sans dureté, presque simplement :

— On écrit déjà la mienne sur des procès-verbaux.

Angela-Maria eut un sourire triste.

— Et tu crois que ça protège ?

Théodore la fixa.

— Ça lie.

Elle resta un moment, puis recula. Avant de sortir, elle dit :

— Alors lie-les bien. Parce que moi... je ne veux pas être un détail.

Elle disparut dans l’ombre.

Théodore reprit la plume.

La fin de la lettre fut la plus importante.

C’était là que Théodore passait du bandit au chef d’organisation.

Il écrivit — avec une élégance presque religieuse — que tous étaient liés par le secret. Que le secret était leur seule forteresse. Que si le bruit arrivait aux oreilles des voltigeurs — il utilisa ce mot comme un spectre — alors tous risquaient la prison et les bagnes.

Luis releva la tête.

— Tu les cites ?

— Oui.

— C'est risqué.

Théodore écrivit quand même. Parce que citer un danger, parfois, c'est le rendre réel. Et rendre le danger réel, c'est rendre l'obéissance nécessaire.

Il évoqua aussi la vengeance : même en prison, même au bagne, même en Italie, ils seraient vengés par les bandits du Liamone. La phrase n'avait pas besoin d'être exacte ; elle avait besoin d'être efficace.

Puis il termina par des salutations, des compliments à un médecin militaire, Pinelli.

Ce détail-là était brillant : il donnait à la lettre une apparence presque sociale, presque "normale". Un bandit qui salue un médecin militaire, c'est un bandit qui dit : je suis plus proche de votre monde que vous ne le croyez. Cela semait un trouble.

Théodore signa.

La plume gratta le papier avec un léger bruit de griffe.

Il souffla, comme après un long effort.

Luis prit la feuille avec précaution, comme on prend une braise.

— Tu te rends compte, dit Luis, que si ça tombe...

Théodore l'interrompit.

— Si ça tombe, dit-il, ce n'est pas la lettre qui me tuera. C'est celui qui l'aura laissée tomber.

Personne ne répondit. Parce que tout le monde comprenait : à partir de maintenant, la République ne pardonnerait plus l'erreur.

Le messager partit avec la lettre cachée contre sa peau, sous son vêtement. Il descendit par les sentes où le soleil n'entre jamais. Il traversa des zones de silence, des zones d'odeur humide, des zones où l'on peut entendre un homme respirer à cinquante pas.

Pendant ce temps, au maquis, Théodore resta assis.

Il regardait ses mains tachées d'encre. Ces mains avaient porté des chèvres, manié un fusil, serré des menottes, tiré sur un maréchal. Et maintenant, elles avaient écrit.

Il pensa à sa femme en prison.

Il pensa à Angela-Maria.

Il pensa à ce que cela signifiait, au fond : il n'était plus seulement un homme qui répond à la cage. Il devenait un homme qui tient des comptes, qui lie des familles, qui enferme les curés dans des obligations.

C'était une victoire.

Mais une victoire de plus en plus lourde.

Parce qu'à mesure qu'un système se construit, il attire une chose inévitable : une contre-organisation.

L'État, humilié, n'allait pas rester immobile.

Il allait apprendre.

Il allait s'adapter.

Il allait mettre sur pied une chasse plus fine, plus endurante, plus corse elle-même.

Luis s'approcha de Théodore, le visage fermé.

— On dit qu'ils parlent d'un bataillon, murmura-t-il. Un truc spécial. Des hommes d'ici. Des voltigeurs.

Théodore ne bougea pas.

— Des voltigeurs corses, répéta Luis, comme si le mot avait un goût de cendre.

Théodore leva les yeux vers la vallée, très loin.

Un sourire, mince, presque imperceptible, passa sur son visage.

— Qu'ils viennent, dit-il.

Mais cette fois, ce n'était plus un défi d'adolescent.

C'était une phrase de chef qui sait que la partie change de niveau.

Il posa la main sur l'encre, sur la feuille absente, sur tout ce que la République venait de gagner.

Et dans le silence du maquis, on sentit cette évidence : après la lettre, il n'y aurait plus de retour possible.

# Chapitre 9

## Chapitre 9 — Les Voltigeurs corses (1824–1828)

Chapitre 9 — Les Voltigeurs corses (1824–1828)

L'État, quand il a honte, apprend vite.

Il peut être lourd, maladroit, arrogant — mais quand il est frappé au cœur, quand un maréchal tombe dans un presbytère, quand des curés paient en tremblant, quand l'ordre devient une rumeur, alors il change. Il cesse de venir avec des bottes trop neuves et des papiers trop propres. Il cesse de croire qu'un village se commande comme une place de marché.

Il commence à imiter.

Il commence à épouser le terrain.

Et ce fut là, pour Théodore, le vrai tournant : le jour où la chasse prit un visage corse.

On entendit d'abord le mot, sans savoir s'il fallait y croire.

Voltigeurs.

Le mot circulait par bribes, comme une maladie qu'on n'ose pas nommer. Il n'avait pas la sonorité administrative des décrets. Il avait une nervosité de couteau. On disait : "un bataillon". On disait : "des hommes d'ici". On disait surtout : "ils marchent vite".

Luis Niolo apporta la nouvelle au maquis un soir où le vent poussait des nuages bas sur les crêtes.

— Ils montent quelque chose, dit-il. Une unité spéciale. Pour toi.

Théodore ne leva pas la tête tout de suite. Il réparait une lanière, geste simple, geste de berger qui revient même chez un chef.

— Pour moi, répéta-t-il.

Luis hocha la tête.

— Ils ont compris que les gendarmes ordinaires... ne suffisent pas. Ils veulent des hommes qui connaissent les chemins.

Théodore sourit.

— Alors ils veulent des bergers.

Luis répondit, sec :

— Ils veulent des chasseurs.

Le silence tomba.

Dans ce silence, on entendait le maquis respirer : un froissement d'arbres, un oiseau, l'eau loin. Et, dessous, une chose plus sourde : la sensation que la République venait de rencontrer son miroir.

Ils arrivèrent sans fanfare.

Pas comme une troupe de parade. Comme une présence.

Dans les villages, on les vit d'abord de loin : silhouettes plus légères, fusils portés autrement, pas moins bruyants, mais plus décidés. Ils n'avaient pas l'air d'avoir besoin d'un plan pour marcher. Ils marchaient comme s'ils étaient nés sur ces pierres.

Les vieux les observèrent avec des yeux étroits.

— Ceux-là... murmura l'un, ils ne vont pas se perdre.

Le curé de Calcatoggio, en les voyant passer, sentit un frisson. Parce qu'il comprit : l'État venait de descendre du papier vers la chair. Il envoyait non plus une loi, mais des hommes.

Et des hommes, ça se corrompt, ça se trompe, ça se venge.

Dans une auberge, un des voltigeurs s'assit, posa son fusil contre un mur, demanda du vin comme un pays. Il parla peu. Il écouta beaucoup.

On l'appelait Colona.

Ou plutôt : c'est comme ça qu'on le désignait. Les noms, dans ces histoires, deviennent des rôles. Colona, Fornari, Graziani... des sons qui finiraient par faire peur comme un aboiement dans la nuit.

Ils n'étaient pas des monstres. Ils n'étaient pas non plus des saints. Ils étaient ce que l'État produit quand il veut gagner une guerre qui n'a pas le droit d'être officielle : des hommes endurants, attentifs, capables de patience.

Le plus dangereux, chez eux, ce n'était pas le fusil.

C'était l'écoute.

Théodore apprit à les respecter la première fois qu'il les "sentit".

Il ne les vit pas. Il les sentit.

Un matin, il était dans une zone qu'il considérait comme sûre : un repli où les arbres sont serrés, où l'écho se casse, où les pas se perdent. Il avançait avec deux hommes. Ils portaient des sacs, des vivres, un peu de poudre.

À un moment, un oiseau s'envola trop brusquement.

Théodore s'arrêta.

Ceux qui l'accompagnaient continuèrent un pas, puis s'arrêtèrent à leur tour, parce que quand Théodore s'arrête, on s'arrête.

Il écouta.

Rien.

Et pourtant... quelque chose.

Une tension dans l'air, comme quand la pluie est proche. Une sensation d'être regardé, mais pas par des yeux ordinaires : par une intention.

Il fit signe de reculer. Ils reculèrent.

Ils prirent un autre sentier, plus haut, plus rude.

Une heure plus tard, ils tombèrent sur une trace. Une trace minuscule : une branche

cassée trop net, un caillou déplacé, une empreinte légère.

— Des gendarmes ? murmura l'un.

Théodore secoua la tête.

— Non.

— Comment tu sais ?

Théodore resta immobile, puis dit :

— Les gendarmes laissent des erreurs. Ceux-là... laissent des messages.

Il n'avait pas encore prononcé le mot "voltigeurs", mais il les avait déjà rencontrés.

Ce jour-là, il comprit que la chasse avait changé de rythme.

Il comprit aussi une autre chose : quand l'ennemi s'améliore, le chef doit devenir plus dur.

La République réagit en se resserrant.

Luis multiplia les précautions : moins de messagers, moins de trajets, plus de compartiments. On ne savait plus tout. On savait seulement son morceau. Le maquis devint un puzzle dont chaque homme ne possédait qu'une pièce.

Théodore, lui, devint plus silencieux encore.

Il parlait par gestes. Il regardait longtemps avant de décider. Il testait les hommes comme on teste un bois : en le frappant pour entendre s'il sonne creux.

Parce que les voltigeurs avaient une arme que les gendarmes n'avaient pas : la pression lente.

Ils ne cherchaient pas seulement à tirer. Ils cherchaient à affamer, à isoler, à faire craquer les liens.

Ils montaient dans les villages, posaient des questions, puis ne prenaient pas les réponses. Ils prenaient les réactions. Qui regarde le sol ? Qui regarde la montagne ? Qui se signe trop vite ?

Ils surveillaient les chemins. Ils comptaient les sacs. Ils suivaient les enfants.

Ils s'infiltraient.

C'est là que Théodore commença à perdre quelque chose de précieux : sa sensation d'invincibilité.

Pas en public. À l'intérieur.

La nuit, parfois, quand les hommes dormaient, il restait éveillé, regardant le feu mourir. Il se surprenait à imaginer un voltigeur derrière chaque arbre. Ce n'était pas une peur lâche. C'était une lucidité : l'étau se resserrait.

Il le supportait, parce qu'il supportait tout.

Mais la lucidité, quand elle dure, devient une fatigue.

Un soir, un homme du maquis revint avec une nouvelle inquiétante.

— Ils ont pris un cousin, dit-il. Ils l'ont gardé une nuit. Ils l'ont relâché.

Luis fronça les sourcils.

— Ils l’ont relâché ? Pourquoi ?

L’homme haussa les épaules, tremblant.

— Ils ont dit : “On veut juste qu’il parle.”

Théodore releva la tête.

— Ils veulent qu’il parle... et ils veulent qu’on le sache, dit-il.

Luis hocha la tête.

— Ils sèment.

Théodore répondit :

— Ils sèment la trahison.

Le mot “trahison” passa dans le groupe comme un froid. Parce que le maquis peut survivre à la faim, au froid, au plomb. Il survit moins bien au soupçon. Le soupçon ronge la République de l’intérieur.

À partir de ce jour-là, Théodore changea.

Pas dans ses décisions visibles, mais dans son regard.

Il devint plus tranchant. Moins patient avec les lenteurs. Moins tolérant avec les erreurs. Il commença à humilier plus facilement, non par cruauté gratuite, mais parce

que la pression extérieure faisait bouillir son besoin de contrôle.

Un matin, un homme tarda à revenir d'un trajet.

Quand il arriva enfin, essoufflé, Théodore ne demanda pas "pourquoi". Il demanda :

— Qui t'a vu ?

L'homme balbutia :

— Personne...

Théodore s'approcha, très près.

— Réponds correctement. Qui ?

L'homme trembla.

— Une vieille... au bord du chemin...

Théodore se redressa.

— Une vieille, répéta-t-il. Et tu crois qu'une vieille ne parle pas ?

Il tourna le dos à l'homme.

— La prochaine fois que tu rentres en retard, dit-il, je te considérerai comme mort. Et je déciderai si c'est toi... ou nous.

Cette phrase planta quelque chose. Une peur nouvelle. Une peur dirigée vers l'intérieur.

Luis regarda Théodore. Il n'était pas d'accord avec la méthode. Mais il comprenait le mécanisme : quand la chasse devient fine, le chef devient dur.

Théodore continua pourtant à échapper.

Parce qu'il restait le meilleur sur son terrain.

Il piégeait les voltigeurs avec la montagne. Il les attirait vers des ravins où les pas résonnent trop. Il semait de fausses pistes, envoyait des messagers par un chemin pendant que lui passait par un autre. Il utilisait les pluies, les brouillards, les nuits sans lune.

Parfois, il faisait mieux : il disparaissait pendant des jours, laissant croire qu'il était parti vers un autre versant, vers une autre vallée.

Les voltigeurs apprenaient, eux aussi. Ils ne couraient pas derrière chaque rumeur. Ils attendaient. Ils observaient. Ils misaient sur la fatigue.

Colona, un jour, aurait dit à ses hommes :

— Il est rapide. Alors on sera lent. Il est fier. Alors on sera patient.

Cette patience était une violence.

Parce qu'elle retirait à Théodore son terrain favori : l'instant, l'attaque, la réponse.

Elle l'obligeait à vivre dans la durée.

Et vivre dans la durée, quand on est un homme de feu, c'est l'épreuve la plus dure.

Dans les villages, la population oscillait.

Certains continuaient d'aider Théodore, par rancœur contre l'État, par admiration, par indépendance. D'autres commençaient à se lasser : le prix de la complicité devenait trop élevé. Les voltigeurs n'étaient pas comme les gendarmes : ils comprenaient les familles, les liens, les secrets. Ils savaient où appuyer.

Un homme, à Calcatoggio, murmura un soir :

— Avant, c'était une histoire. Maintenant, c'est nos enfants.

Une femme répondit :

— Avant, c'était un bandit. Maintenant, c'est une guerre.

Le curé, lui, priait plus souvent. Pas pour sauver Théodore. Pour sauver son village. Pour sauver sa propre peau. Il avait appris que l'Église, face au maquis, n'est ni forte ni faible : elle est exposée.

Et c'est dans cette exposition que la République trouvait encore de quoi respirer.

Mais cette respiration, chaque année, devenait plus courte.

Un soir d'hiver, au maquis, Luis s'assit près de Théodore.

Le feu éclairait la moitié de son visage. L'autre moitié restait dans l'ombre.

— Tu changes, dit Luis.

Théodore ne répondit pas.

Luis reprit, plus doucement :

— Tu deviens... seul.

Théodore tourna la tête vers lui, lentement.

— Je suis le chef, dit-il.

Luis hocha la tête.

— Oui. Mais un chef sans confiance... devient un piège. Même pour les siens.

Théodore eut un sourire sans joie.

— La confiance, Luis, c'est pour les hommes qui dorment bien.

Il regarda le feu.

— Eux, là-bas... (il ne dit pas "voltigeurs", mais tout le monde comprit) ...ils veulent que je doute. Alors je doute. Mais je doute en avançant.

Luis se pencha.

— Et si la République devient ton ennemie ?

Théodore leva les yeux, et dans son regard il y eut une lueur, non pas de colère, mais d'évidence.

— Alors je la tiendrai plus fort.

Luis se tut. Parce qu'il venait de toucher la vérité la plus dangereuse : la République

était en train de devenir la prison intérieure de Théodore.

À la fin de cette année-là, un messenger arriva avec une rumeur plus précise que les autres.

— Ils ont des noms, dit-il. Les voltigeurs. On les a vus à Coggia. Trois d'entre eux. Ils écoutaient la messe.

Théodore releva la tête, intéressé malgré lui.

— Quels noms ?

— Colona. Fornari. Graziani.

Le messenger ajouta, comme une anecdote, sans savoir qu'il venait de déposer une graine fatale :

— Ils étaient sous l'orme de la place de l'église.

Théodore regarda Luis.

Luis ne comprit pas tout de suite pourquoi ce détail importait. Puis il comprit : ceux-là allaient jouer un rôle. La République, parfois, reconnaît ses ennemis avant de les rencontrer vraiment.

Théodore posa sa main sur son fusil.

— Qu'ils écoutent la messe, dit-il. Moi, j'écoute les chemins.

Et il se leva.

Dehors, la nuit tombait sur les vallées. Le Liamone coulait, indifférent.

La chasse continuait.

Et, quelque part, très loin, une pneumonie attendait son heure, cachée dans l'hiver comme une trahison dans un cœur.

# Chapitre 10

## Chapitre 10 — La gourde ciselée (1828–1830)

### Chapitre 10 — La gourde ciselée (1828–1830)

Il y avait, dans la violence, une fatigue que personne ne chantait.

On chante les coups de feu. On chante les fuites. On chante les noms criés dans la nuit. On chante les morts, parce que les morts font des histoires nettes : un avant, un après. Mais on ne chante pas ce qui use entre deux : les hivers qui mordent, les pieds qui saignent, les nuits sans sommeil, la faim qui revient même quand on a mangé, la méfiance qui s’installe comme un animal dans le ventre.

À force d’échapper, Théodore Poli était devenu une habitude de lui-même.

Il se levait avant le soleil. Il avançait sans bruit. Il parlait peu. Il décidait vite. Il contrôlait tout. Et quand on contrôle tout, on finit par être contrôlé par ce contrôle.

Luis Niolo voyait cela. Les hommes le voyaient aussi, mais ils n’osaient pas le penser trop fort. Un chef, dans le maquis, n’est pas seulement un homme : c’est un équilibre. Le critiquer, c’est risquer de faire tomber le groupe dans le vide.

Et pourtant, un soir, l’équilibre vacilla.

Pas à cause d’un voltigeur. Pas à cause d’une trahison. À cause d’un geste minuscule, presque ridicule : Théodore prit un petit potiron.

Ils l’avaient trouvé dans une ferme isolée, en échange de viande séchée. Un potiron

de petite taille, rond, dur, parfait pour faire une gourde. Une zuccaghia, comme disaient les anciens.

Théodore le posa près du feu, l'observa longtemps.

— Ça te fait rire ? demanda-t-il à l'un des hommes qui souriait.

— Non, répondit l'homme, surpris.

Théodore hocha la tête.

— Bien.

Il sortit son couteau.

La cabane où ils tenaient ces jours-là était basse, dissimulée derrière des chênes verts. Le vent y entraît par des fissures. La fumée y restait accrochée au plafond, comme si même la fumée était prisonnière du maquis.

Les hommes parlaient rarement. Ils économisaient leur voix comme on économise la poudre.

Théodore s'assit près de la lumière, là où la lame se voit. Il posa la zuccaghia sur ses genoux et commença à enlever la peau, lentement, comme un artisan.

Le couteau grattait. Le son était doux, presque domestique. À côté, un fusil appuyé contre le mur semblait incongru. On aurait dit deux vies dans la même pièce : celle du berger et celle du bandit. Et on ne savait plus laquelle était la vraie.

Luis Niolo regarda Théodore travailler. Il ne disait rien. Mais son regard avait une question : Pourquoi maintenant ?

Un des hommes demanda, finalement, ce que les autres n'osaient pas :

— À quoi ça sert ?

Théodore ne leva pas les yeux.

— À boire.

L'homme insista, bêtement :

— On a déjà des gourdes.

Théodore s'arrêta. Le couteau resta suspendu. Il leva la tête.

Son regard, d'ordinaire dur, avait ce soir-là une étrangeté : une douceur sans chaleur, une douceur de pierre lissée.

— On a des gourdes, répéta-t-il. Oui. Mais celles-là... elles ne racontent rien.

Il reprit le couteau.

— Celle-ci, dit-il, elle va raconter.

Les hommes se turent. Parce qu'il y a des mots qu'on ne discute pas quand ils sortent de la bouche du chef.

Mais en vérité, Théodore ne parlait pas seulement aux hommes. Il parlait à lui-même. Il parlait à ce qui restait de lui avant la chasse.

Les jours suivants, il travailla à la gourde comme on travaille à un plan.

Le matin, un peu. Le soir, davantage. Il grattait, il taillait, il dessinait avec la pointe, il recommençait. Il avait une patience qu'on ne lui connaissait pas. Une patience différente de celle du fugitif : une patience d'artisan. Une patience qui ressemble à la paix.

Un soir, alors que le feu crépitait bas, Angela-Maria apparut.

Elle venait rarement au maquis. Pas parce qu'elle en avait peur — elle connaissait déjà la peur — mais parce qu'une femme enceinte dans ce monde de fusils est une contradiction vivante. Chaque pas lui rappelait qu'elle portait quelque chose qui ne sait pas se défendre.

Elle resta à l'entrée. Son ventre s'était arrondi. Son visage, lui, avait durci. Les femmes, quand elles portent, ont parfois une force que les hommes ne comprennent pas : une force de nécessité.

Théodore la regarda, puis baissa les yeux sur la gourde.

— Tu viens voir si je travaille, dit-il.

Angela-Maria s'avança.

— Je viens voir si tu te souviens que tu es un homme.

La phrase fut dite sans colère, mais elle fit plus mal qu'une insulte. Parce qu'elle touchait le point exact : Théodore commençait à se confondre avec sa légende.

Il ne répondit pas. Il posa la gourde entre eux, comme un troisième personnage.

Angela-Maria passa les doigts sur la surface déjà creusée.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle.

Théodore prit le couteau et, doucement, montra.

— Un couple.

Elle fronça les sourcils.

— Un couple ?

— Oui.

Il tailla une ligne, puis une autre. Un corps allongé, des bras tendus. Un homme debout, prêt à partir, mais tournant la tête.

Angela-Maria reconnut immédiatement le mouvement. Elle eut un rire sec, presque sans joie.

— Tu te prends pour un amoureux, maintenant ?

Théodore releva les yeux.

— Non, dit-il simplement. Je me prends pour un homme qui part.

Angela-Maria resta immobile. Elle comprit que le dessin n'était pas une fantaisie. C'était une confession.

Elle murmura :

— Et moi, je suis laquelle des deux ?

Théodore ne répondit pas tout de suite. Il grava un petit angelot au-dessus du couple. Un ange minuscule, presque ironique dans cette vie de poudre.

Puis il dit :

— Tu es celle qui tend les bras.

Angela-Maria le fixa. Il y eut, dans ses yeux, un mélange de fatigue et de fierté.

— Et tu crois que ça suffit ? demanda-t-elle.

Théodore posa le couteau.

— Non.

Il ajouta, plus bas :

— Mais ça dit la vérité.

Angela-Maria posa la main sur son ventre.

— La vérité, Théodore, c'est qu'on ne tend pas les bras à un homme qui ne revient jamais.

Elle s'éloigna. Avant de sortir, elle se retourna.

— Tu devrais écrire ton nom, dit-elle.

Théodore sourit, mince.

— Mon nom... ils l'écrivent déjà.

Elle disparut.

La face avant prit forme. Un couple. Un angelot. Une scène d'amour ou d'abandon — ou les deux à la fois. Les hommes du maquis regardaient cela avec une gêne qu'ils ne savaient pas nommer. Ils étaient habitués aux morts, pas à la tendresse.

— C'est joli, dit l'un, timidement.

Théodore répondit sans lever les yeux :

— Ce n'est pas joli. C'est exact.

Puis il retourna la gourde.

La face arrière fut différente.

Plus abstraite. Plus froide. Des volutes, toutes différentes, comme des chemins qui s'entrecroisent sans se toucher. Théodore les tailla avec une précision obsessionnelle. C'était la République en miniature : un réseau de courbes, un système de détours.

Sur le bord droit, il grava un cerf.

Un cerf fin, profil tendu, l'œil vif. Un animal de montagne. Un animal qui fuit, mais qui sait aussi charger quand on le coince.

Luis Niolo, en voyant le cerf, murmura :

— C'est toi.

Théodore ne répondit pas.

Il resta un espace près du cerf. Un endroit où, naturellement, une signature aurait pu venir. Un nom. Un trait. Une trace.

Théodore posa la pointe du couteau là.

Il resta longtemps immobile.

Les hommes le regardaient en silence, comme si ce geste allait décider quelque chose. Même le feu semblait plus bas.

— Écris, souffla quelqu'un.

Théodore tourna la tête vers lui.

— Pourquoi ?

— Pour qu'on sache, dit l'homme. Pour... pour après.

Le mot "après" fit frissonner le groupe. Parce que "après" signifiait : après ta mort. Et personne n'avait envie de penser à ce scénario, même s'il était le plus probable.

Théodore regarda l'espace vide.

Il avait tué. Il avait gouverné. Il avait taxé. Il avait écrit une lettre. Il avait échappé aux voltigeurs.

Et pourtant, face à un simple nom à graver, il hésitait.

Parce qu'un nom gravé, c'est une revendication. Et une revendication, c'est une

corde. Un nom gravé, c'est aussi une vérité que les descendants devront porter.

Il pensa à sa famille. Il pensa à Calcatoggio. Il pensa au regard des femmes, aux murmures, à la honte qu'on transmet comme une maladie.

Il posa la pointe.

Il commença un trait... puis s'arrêta.

Il retira la lame.

Il ne grava pas.

À la place, il reprit les volutes, comme pour effacer son hésitation dans un travail plus sûr.

Luis Niolo le regarda.

— Tu ne veux pas laisser ton nom ?

Théodore répondit, d'une voix basse :

— Je veux laisser quelque chose. Pas un fardeau.

Luis hocha la tête, mais il n'était pas convaincu. Il savait que le fardeau existe déjà : la République est un fardeau. Le sang est un fardeau. Le nom, qu'on le grave ou non, circule.

Plus tard — beaucoup plus tard — on couperait peut-être une entaille à cet endroit. On enlèverait un nom pour sauver une réputation. Théodore, sans le savoir, venait de laisser une place parfaite pour l'effacement.

Comme si la gourde portait déjà son avenir.

La gourde devint un objet de veillée.

Les hommes, le soir, la passaient de main en main. Ils regardaient les volutes, le couple, l'angelot. Ils buvaient un peu et, pendant une minute, ils étaient presque des bergers redevenus simples.

Et puis, toujours, quelqu'un finissait par poser la question qu'on évitait :

— Tu crois qu'on va tenir combien de temps ?

Le silence, là, était dangereux.

Parce que le maquis tient sur le non-dit. Dès qu'on dit "fin", on l'invite.

Un soir, l'homme qui avait posé la question insista :

— Les voltigeurs... ils sont partout. On entend leur nom dans tous les villages.

Théodore, assis près du feu, leva les yeux.

— Ils ne sont pas partout, dit-il. Ils veulent qu'on le croie.

— Et si on les croit ?

Théodore eut un sourire sans joie.

— Alors ils ont déjà gagné.

Il prit la gourde. La regarda.

Puis, sans prévenir, il demanda :

— Vous savez pourquoi j'ai gravé un cerf ?

Personne ne répondit.

— Parce qu'un cerf, dit Théodore, ne se laisse pas prendre vivant.

La phrase tomba comme une pierre. Chacun comprit ce qu'elle contenait : pas seulement la bravade, mais une décision ultime. Plutôt mourir que cage.

Angela-Maria, qui était revenue en silence et écoutait de l'ombre, posa une main sur son ventre. Ses lèvres tremblèrent. Elle ne dit rien. Elle n'avait pas envie de donner une réponse au maquis. Elle avait envie de donner une réponse à son enfant.

Théodore la vit. Il détourna les yeux.

C'était cela, sa faille : il pouvait gouverner un réseau, mais il ne savait pas gouverner ce qu'il faisait aux vivants.

L'hiver 1830 approchait.

Les fièvres circulaient. Les nuits étaient plus longues. Les hommes toussaient plus souvent. Le maquis, humide, se collait aux os. Les voltigeurs, eux, ne lâchaient pas. Ils ratissaient, ils interrogeaient, ils attendaient.

Théodore échappait encore, mais on sentait qu'il échappait avec une marge plus mince.

Un matin, Luis Niolo trouva Théodore debout, immobile, face à la vallée.

— À quoi tu penses ? demanda Luis.

Théodore répondit sans se retourner :

— Je pense que tout ce que j'ai construit tient sur des secrets.

Luis acquiesça.

— Oui.

— Et qu'il suffit d'un homme qui parle.

Luis ne répondit pas. Parce que c'était la vérité la plus simple et la plus terrible : une République clandestine n'est pas détruite par une balle. Elle est détruite par une phrase.

Théodore prit la gourde. La passa dans sa main. Il caressa l'angelot du pouce, geste presque tendre.

— Si un jour je tombe, dit-il, ce ne sera pas par force.

Luis fronça les sourcils.

— Alors par quoi ?

Théodore leva enfin les yeux vers lui.

— Par trahison, dit-il.

Il prononça le mot comme une évidence météorologique. Pas comme un drame.  
Comme un destin.

Puis il ajouta, plus bas :

— Ou par maladie.

Luis eut un mouvement, comme si l'idée lui semblait absurde. Théodore, lui, savait : le corps, lui aussi, est un ennemi. Il suffit d'une pneumonie, d'une nuit humide, d'un souffle court... pour que même la montagne devienne trop loin.

Il reposa la gourde près du feu.

La lumière fit briller les volutes comme des chemins.

Dans le silence, on aurait juré entendre le futur approcher, très lentement, à pas d'homme.

# Chapitre 11

## Chapitre 11 — La fièvre sur le Liamone (5 février 1831, nuit)

Chapitre 11 — La fièvre sur le Liamone (5 février 1831, nuit)

Le Liamone n'avait pas de pitié.

Il coulait au fond de sa vallée comme une bête ancienne, indifférente aux hommes, aux lois, aux serments, aux républiques. En hiver, son eau prenait une couleur d'acier, et l'air au-dessus mordait les poumons. Le vent descendait des crêtes, passait dans les branches nues, et sifflait comme une mise en garde.

Ce samedi-là, 5 février 1831, Théodore Poli arriva sur les bords du Liamone au moment où le jour finissait.

Il avait marché longtemps. Trop longtemps.

Ses hommes étaient dispersés, par prudence. On ne se déplace plus en meute quand la chasse a des yeux fins. Lui avançait seul, ou presque. Son fusil pesait contre lui, mais ce soir-là, il ne le sentait pas comme une force. Il le sentait comme un fardeau.

Il s'arrêta près d'un rocher, inspira.

L'air entra mal.

Une douleur, fine d'abord, lui griffa la poitrine. Il se redressa, comme pour défier la sensation, mais la sensation ne négociait pas. Il toussa. Une toux sèche, profonde, qui lui arracha le souffle et lui fit monter l'eau aux yeux.

Il resta immobile, surpris, presque vexé.

Le corps, jusque-là, avait été un outil docile : marcher, grimper, attendre, tirer. Il avait encaissé la faim, le froid, les nuits sans sommeil. Et voilà qu'il se mettait à trahir pour une chose ridicule : un souffle.

Il toussa encore. La douleur remonta plus haut, comme si elle cherchait à sortir par la gorge. Il sentit une chaleur lui monter au front, une chaleur étrangère, pas celle du feu : celle de la fièvre.

Il posa sa main sur sa poitrine, comme s'il pouvait empêcher la maladie de s'installer par un simple geste.

— Pas maintenant, murmura-t-il.

Le Liamone répondit par son bruit d'eau.

Théodore avait annoncé, des années plus tôt, qu'il tomberait par trahison ou par maladie. Il l'avait dit comme on dit une vérité géologique. Ce soir-là, la maladie venait, humble et implacable, se présenter à lui.

Il tenta de reprendre sa marche.

Ses jambes obéirent, mais son souffle non.

Chaque inspiration était courte, comme si l'air avait rétréci. Chaque expiration brûlait.

À la fin, il dut s'arrêter, s'appuyer contre un arbre. Il sentit son pilone humide sur ses épaules. L'humidité se collait à sa peau.

Le froid l'attaquait. Mais la fièvre, elle, le chauffait de l'intérieur. C'était une contradiction insupportable : il grelottait et brûlait.

Il regarda autour de lui. La vallée se fermait. La nuit montait.

Dans cette lumière qui s'efface, Théodore comprit une chose simple et terrifiante :

un chef malade devient un chef visible.

Un homme sain peut être une ombre. Un homme qui tousse laisse une trace.

Il ne pouvait pas rester dehors.

Il lui fallait un abri.

Et, dans sa tête, un nom apparut : une cabane.

Une veuve.

Une femme de Guagno qui passait l'hiver là, avec ses chèvres.

Il connaissait l'endroit. Il l'avait déjà repéré, autrefois, comme on repère un repli utile : une cabane basse, mal isolée, mais suffisamment cachée pour tenir une nuit. Une cabane qui sentait la chèvre et le bois humide.

Il prit la direction.

Pas vite. Mais il prit la direction.

La cabane était plus proche qu'il ne le pensait. Ou bien c'est la fièvre qui avait rétréci

le monde.

Quand il arriva, la nuit était presque complète. Une faible lumière filtrait par une fente. On entendait le souffle des chèvres, serrées contre la paroi.

Théodore frappa. Un coup discret, puis un second.

On bougea à l'intérieur. Une voix de femme, prudente.

— Qui est là ?

Théodore inspira, s'efforçant de contrôler sa toux.

— C'est moi.

Il n'avait pas besoin de dire son nom. Dans ces vallées, certains "moi" ont un poids suffisant.

Un silence.

Puis le verrou grinça.

La porte s'ouvrit sur une femme aux traits creusés, enveloppée dans un châle. Ses yeux, vifs, le regardèrent comme on regarde une tempête : on n'aime pas, mais on sait qu'on ne choisit pas.

Elle reconnut immédiatement le visage. Le manteau. Le fusil.

Elle pâlit, mais ne recula pas.

— Théodore... souffla-t-elle.

Il entra, et la chaleur de la cabane lui frappa le visage. Ce n'était pas une chaleur confortable. C'était une chaleur de bêtes, d'humidité, de fumée. Mais c'était un abri. C'était un mur entre lui et la nuit.

La veuve referma, remit le verrou.

Elle resta un moment à le regarder. Elle avait peur, oui. Mais elle avait aussi cette force rude des femmes qui vivent seules : quand on a survécu à un mari mort et à des hivers sans aide, on apprend à ne pas s'effondrer devant un homme, même célèbre.

— Tu es malade, dit-elle.

Ce n'était pas une question.

Théodore voulut répondre "non". Par réflexe. Par orgueil. Mais la toux le prit. Il se plia en deux. Ses épaules tremblèrent. Quand il releva la tête, ses yeux étaient humides, pas de faiblesse, mais de douleur.

La veuve détourna le regard une seconde, comme si voir cela lui faisait plus peur que le fusil.

— Assieds-toi, dit-elle enfin.

Théodore s'assit sur un banc bas. Le bois grinça. Il posa son fusil près de lui, comme un talisman inutile.

La veuve mit une bûche dans le feu. La flamme monta. Elle sortit une couverture sèche.

— Tu vas passer la nuit ici, dit-elle.

Théodore hochait la tête.

Il avait l'impression que sa tête était pleine de fumée. Ses pensées se bousculaient. Il tenta de les mettre en ordre, comme Luis mettait les comptes en ordre. Mais la fièvre mélangeait tout.

— Personne ne doit savoir, dit-il, la voix rauque.

La veuve répondit immédiatement, presque offensée :

— Je ne suis pas folle.

Théodore la fixa.

— Ce n'est pas une question de folie. C'est une question de vie.

La veuve serra les lèvres.

— J'ai des chèvres. J'ai une fille. Je ne veux pas mourir.

Théodore ferma les yeux une seconde.

— Alors tu te tairas.

La veuve hochait la tête, durement.

— Oui.

Il sentit un soulagement bref. La République, ce soir-là, tenait sur un "oui" de femme.

La nuit s'étira.

La fièvre monta.

Au début, Théodore resta lucide. Il sentit la chaleur s'installer dans son crâne, comme une main posée trop fort. Il sentit ses muscles se relâcher malgré lui. Il sentit cette faiblesse, insupportable, de ne plus être entièrement maître de son corps.

Puis les frontières commencèrent à bouger.

Le feu se mit à faire danser des ombres qui ressemblaient à des hommes. Les chèvres, dans un coin, remuaient et leurs yeux reflétaient la lumière comme des pièces d'argent. Le souffle de la cabane semblait se caler sur sa respiration, puis se décaler, comme si la cabane elle-même le contredisait.

Théodore ferma les yeux.

Et le passé entra.

Il revit la trappe de la cave. Le fromage. Les menottes. Il revit Ajaccio, la chaleur, la pierre de la citadelle. Il revit la porte ouverte du presbytère, le feu, le maréchal en face.

Il revit surtout le mot :

En cage.

Dans le délire, ce mot devint un animal. Il tournait autour de lui. Il revenait. Il mordait.

Théodore ouvrit les yeux d'un coup.

La veuve le regardait, inquiète.

— Tu rêves, dit-elle.

Théodore tenta de parler, mais sa langue collait.

— De l'eau... murmura-t-il.

La veuve lui donna une écuelle. L'eau était froide, mais dans sa bouche elle sembla brûlante.

Il posa l'écuelle, puis soudain, une autre image se glissa :

Sa femme.

La prison.

Il ne voyait pas son visage clairement — la fièvre brouillait — mais il voyait des barreaux. Il voyait des mains. Il entendait une voix, peut-être la sienne, peut-être la sienne qui se reproche.

— Tu m'as laissée, disait la voix.

Théodore serra les dents.

— Je ne t'ai pas laissée.

Il parla à voix haute. La veuve eut un sursaut.

— À qui tu parles ?

Théodore ne répondit pas. Il était déjà reparti, ailleurs.

Dans le délire, il se vit descendre au village, entrer dans un bureau, tirer, libérer. Mais chaque fois qu'il tirait, les murs se refermaient comme une cage. Chaque fois qu'il voulait sortir, les voltigeurs étaient là, sous un orme, souriants, patients.

Colona.

Fornari.

Graziani.

Les noms apparurent, absurdes et nets, comme des pierres dans l'eau.

Il eut un frisson. Puis un second. Puis une sueur.

La veuve posa une main sur son front.

— Tu brûles.

Théodore repoussa la main, pas par violence, mais par réflexe : il n'aimait pas être touché quand il était faible. Être touché, c'est être pris.

La veuve retira sa main, blessée, puis se reprit.

— Tu vas mourir, dit-elle, sans cruauté, comme on dit une météo.

Théodore eut un rire bref, cassé.

— Je ne meurs pas, dit-il.

La phrase sortit comme un ordre donné à la maladie.

La maladie ne répondit pas.

Elle monta.

Vers le milieu de la nuit, Théodore ne distingua plus bien où il était.

Il entendait, par moments, le chalumeau. Une mélodie de jeunesse. Il se voyait enfant, au troupeau, sous les hêtres, comme un soldat de conte, libre. Puis la musique se transformait en bruit de chaînes. Puis en voix de curé.

— L’oiseau est en cage, disait la voix.

Théodore se redressa, cherchant son fusil. Ses doigts rencontrèrent le bois. Il le serra comme si le fusil pouvait lui donner de l’air.

La veuve recula, effrayée.

— Calme-toi ! chuchota-t-elle.

Théodore fixa l’ombre devant lui. Il crut voir le maréchal, assis, raide, toujours vivant, toujours accusateur. Il crut voir le curé, au sol, les mains rouges, hurlant comme une femme. Il crut voir Angela-Maria, ventre rond, les yeux brûlants.

— Tu as écrit ma vie sur une feuille, disait-elle.

Théodore voulut répondre, mais sa gorge ne sortit qu’une toux.

Il sentit le goût métallique dans sa bouche. Il cracha dans la terre battue. La veuve baissa les yeux, horrifiée.

— Du sang... murmura-t-elle.

Théodore regarda, et le sang lui parut noir dans la lumière du feu. Pas beaucoup. Mais assez pour dire : ça descend dans tes poumons.

Il ferma les yeux.

Il eut, pour la première fois depuis longtemps, une peur nette.

Pas la peur des hommes. Il savait se battre contre les hommes. Il avait des chemins, des caches, des fusils.

La peur du corps.

Parce que contre le corps, on ne peut pas tirer.

À l'aube, la fièvre ne s'était pas calmée. Elle avait gagné.

Le ciel commençait à pâlir derrière la cabane. Les chèvres remuaient, impatientes. La veuve, debout depuis longtemps, avait les yeux cernés.

Théodore ouvrit les yeux, et pendant un instant, il fut lucide.

Il vit la cabane. Il vit la veuve. Il comprit où il était. Il comprit l'heure. Il comprit le danger.

Il se redressa avec effort.

— Il me faut... un pain, dit-il. Et de quoi boire.

La veuve hocha la tête.

— Mon berger ira à Coggia, dit-elle. Il revient vite.

Théodore attrapa son bras.

Son geste fut soudain ferme. Ses yeux, malgré la fièvre, retrouvèrent une autorité glacée.

— Écoute-moi, dit-il. Il va à Coggia, oui. Il prend un pain. Et il ne dit rien. À personne. Pas au curé. Pas aux hommes. Pas aux femmes. À personne.

La veuve déglutit.

— Je lui dirai.

Théodore serra un peu plus fort, jusqu'à ce qu'elle grimace.

— Tu lui diras... comme si sa langue était une arme. Tu comprends ? Une langue, ça tue plus sûrement qu'un fusil, aujourd'hui.

La veuve acquiesça, pâle.

— Je comprends.

Théodore relâcha.

Il retomba sur le banc, épuisé. La lucidité l'avait traversé comme un éclair. Maintenant, il ne lui restait que la faiblesse.

La veuve alla vers la porte, l'entrouvrit, appela quelqu'un dehors.

Un jeune berger entra, encore engourdi de sommeil. Il porta un sac, une corde. Il était habitué à la cabane, aux chèvres, à l'hiver. Il n'était pas habitué à voir Théodore Poli là, malade, les yeux brillants, le visage creusé.

Il resta figé.

Théodore le regarda.

Le berger baissa les yeux, comme devant un saint. Ou un démon.

La veuve parla vite, trop vite — signe qu'elle avait peur.

— Tu vas à Coggia chercher un pain. Tu reviens. Et surtout... tu ne dis rien. Tu n'as rien vu. Tu ne sais rien. Tu comprends ?

Le berger hocha la tête, mais on voyait dans son visage une lutte : l'envie de promettre, et l'envie de raconter.

Parce que certains secrets sont trop grands pour tenir dans une poitrine.

Théodore, d'une voix rauque, ajouta :

— Si tu parles, tu nous tues.

Le berger eut un frisson. Il répondit, presque indigné :

— Je parlerai pas.

Il sortit.

La porte se referma.

La cabane redevint une bulle.

La veuve souffla, comme si elle venait de survivre à un orage.

Théodore ferma les yeux.

Il tenta de dormir, mais le sommeil, à cet instant, ressemblait à une chute.

Le temps passa.

Dans la cabane, chaque minute avait la longueur d'une heure. Théodore respirait court. La veuve le regardait comme on regarde un homme au bord d'un ravin : on sait qu'on ne peut pas le retenir s'il tombe.

Dehors, le berger marchait vers Coggia.

Et chaque pas du berger était un pas vers la fin.

Théodore, entre deux accès de fièvre, eut un dernier moment de lucidité. Il murmura, comme une prière inversée :

— Que sa langue se taise.

La veuve l'entendit. Elle se signa. Pas par foi. Par peur.

Puis Théodore retomba dans le délire.

Dans son délire, il se vit déjà encerclé. Il entendit des cris de noms qu'il ne connaissait pas, ou qu'il connaissait trop bien. Il entendit un orme. Il entendit une place d'église. Il entendit la messe comme un bruit de fond.

Et il comprit, sans pouvoir l'empêcher, que le monde était en train de se refermer.

# Chapitre 12

## Chapitre 12 — La trahison, la chute, le chant (6 février 1831)

Chapitre 12 — La trahison, la chute, le chant (6 février 1831)

À Coggia, le dimanche matin avait l'air d'un dimanche.

C'est cela, la cruauté : le monde continue ses rites pendant que quelqu'un meurt. Les cloches sonnaient, les femmes entraient à l'église en tenant leurs châles, les hommes se suivaient d'un pas lent, comme si la vie ne devait jamais changer. La place était humide, l'air froid, et l'orme au centre étirait ses branches noires comme des doigts.

Le berger de la veuve arriva par le chemin du bas, la tête pleine d'un seul ordre :

Ne dis rien.

Il avait répété la phrase en marchant, comme une prière. Ne dis rien. Ne dis rien. Ne dis rien.

Mais il portait dans sa poitrine autre chose que l'ordre : il portait un secret trop grand pour son âge, trop lourd pour sa langue. Il avait vu Théodore Poli, le nom qui faisait trembler les vallées, assis sur un banc, brûlant de fièvre. Il l'avait vu vulnérable. Et il avait senti, en même temps, une chose honteuse : l'importance. L'importance d'être celui qui sait.

Quand il entra dans Coggia, il crut que le village était vide. Puis il comprit : tout le monde était à l'église.

Tout le monde sauf trois hommes.

Trois voltigeurs.

Ils n'étaient pas à l'intérieur. Ils étaient dehors, sous l'orme, écoutant la messe à distance, comme font les hommes qui ont appris à être partout sans se montrer. Leurs fusils étaient posés non loin, leurs corps relâchés, mais leurs yeux — eux — n'étaient jamais relâchés.

Colona, Fornari, Graziani.

Le berger les reconnut sans les reconnaître : on ne connaît pas un visage, mais on connaît une posture. Une posture d'homme qui attend. Une posture d'homme qui sait.

Il s'arrêta, hésita. Il n'avait qu'à passer. Aller chercher le pain. Revenir. Rien de plus.

Il fit un pas... puis un autre.

Et sa langue, déjà, remuait.

Colona leva la tête.

— Hé, petit, lança-t-il d'une voix neutre. Tu cherches quelqu'un ?

Le berger secoua la tête trop vite.

— Non.

Le "non" était une fuite. Les voltigeurs aiment les fuites.

Fornari eut un sourire bref.

— Alors pourquoi tu t’arrêtes ?

Le berger sentit le sang lui monter aux joues. Il balbutia :

— Je... je voulais savoir... s’il y a du nouveau à Coggia.

La question était absurde. On ne demande pas “du nouveau” à des hommes en armes. Mais le berger était déjà pris dans la mécanique : il voulait parler sans avoir l’air de parler.

Graziani le fixa.

— Ici, il n’y a rien, dit-il. Mais toi... tu sais quelque chose ?

Le berger sentit son ventre se serrer. Il pensa à la veuve. À l’ordre. À Théodore qui avait dit : Si tu parles, tu nous tues.

Il essaya de se retenir.

— Je sais quelque chose... mais je dois garder le secret, murmura-t-il.

Colona inclina la tête, comme un prêtre qui entend une confession.

— Un secret ? fit-il. Et quel secret mérite d’être gardé ?

Le berger serra les dents. Il aurait pu s’en aller. Il aurait dû.

Mais les voltigeurs avaient une arme qu’il ne connaissait pas : la douceur. Ils ne le frappaient pas. Ils l’écouaient. Ils lui donnaient l’impression qu’il comptait.

Fornari s'approcha d'un pas.

— Dis-nous juste une chose, petit : qui est le gros poisson ?

Le mot “poisson” fit sourire le berger malgré lui. Il se sentit soudain moins coupable, comme si ce n'était pas un homme, mais une prise de pêche.

Il regarda l'église. Les cloches. Les gens à l'intérieur. Il se dit : Personne ne saura que c'est moi.

Et sa langue fit ce que font les langues quand elles veulent se débarrasser d'un poids :

Elle lâcha.

— Théodore... dit-il.

Les trois voltigeurs se figèrent. Une seconde seulement. Une seconde où l'on vit, dans leurs yeux, la faim.

Le berger sentit leur changement et voulut reprendre.

— Il a... il a une pneumonie... dans la cabane de ma patronne... si vous descendez... vous le prenez comme un mulet.

La phrase sortit entière, comme un sac qu'on vide d'un coup.

Et, au moment où elle sortit, le berger comprit. Pas intellectuellement. Corporellement.

Il venait de tuer quelqu'un.

Colona, déjà, se levait. Sa voix claqua, rapide, professionnelle :

— Fornari, avec moi. Graziani, prends le chemin du bas.

Ils ne coururent pas comme des hommes excités. Ils coururent comme des hommes qui ont enfin une ligne droite.

Le berger resta planté là, la bouche ouverte, le cœur battant. Il voulut crier “attendez”, mais il n’avait plus de droits sur ses mots.

Il se força à entrer chez le boulanger. Il prit un pain. Ses mains tremblaient tellement qu’il faillit le faire tomber.

Le pain était chaud.

Son secret, lui, était froid.

La veuve, dans la cabane, attendait.

Elle faisait semblant de s’occuper des chèvres, mais ses yeux revenaient toujours vers la porte. Elle avait cette intuition des femmes seules : quand on a peur, on sent les pas avant de les entendre.

Théodore, assis sur le banc, respirait court. Sa fièvre lui mangeait le visage. Ses yeux, parfois, s’ouvraient sans voir.

— Il revient ? demanda-t-il, d’une voix faible.

La veuve répondit trop vite, pour se convaincre elle-même :

— Oui.

Mais elle n'en savait rien. Le temps, dehors, était devenu une chose menaçante.

Un bruit, soudain.

Pas celui d'un berger.

Pas un pas léger.

Un pas d'homme armé.

La veuve se figea.

Théodore ouvrit les yeux.

Et, dans ce regard, malgré la fièvre, quelque chose revint : l'instinct. Le chef. Le cerf.

Il attrapa son fusil.

Il se leva, mais ses jambes faillirent céder. Il s'appuya contre le mur. Son souffle sifflait.

Dehors, une voix hurla, comme une incantation guerrière, comme un appel destiné à faire croire qu'ils étaient nombreux :

— Attention Lorelli ! Attention Colombani ! Attention Catignio ! Tous prêts !

La veuve porta la main à sa bouche, horrifiée.

Théodore comprit immédiatement la manœuvre. Des noms criés pour remplir l'air. Pour faire croire à une armée. Pour faire fuir ceux qui pourraient aider.

Burghellu, son frère, était quelque part dans le maquis, pas loin. Il entendrait ces cris. Il croirait à un encerclement complet. Il s'éloignerait.

C'était brillant.

C'était cruel.

Théodore sentit une colère monter, mais la colère ne lui donnait pas d'air.

Il se plaça près de la porte, dans l'ombre. Il attendit. Attendre, il savait faire. Mais attendre avec des poumons en feu, c'était autre chose.

Un coup de feu claqua dehors — pas sur lui, pas encore. Un coup pour tester, pour provoquer.

La veuve tremblait.

— Théodore... chuchota-t-elle.

Il la regarda.

— Tais-toi, dit-il. Et si tu veux vivre... reste au sol.

Elle s'accroupit, comme une bête.

Les voltigeurs encerclaient la cabane.

Colona et Fornari se plaçaient de part et d'autre. Graziani, plus bas, couvrait un angle. Ils étaient trois, mais ils faisaient du bruit comme s'ils étaient dix. Ils criaient des noms, ils frappaient les pierres, ils agitaient l'air.

Théodore les entendait respirer.

Il connaissait ce son : des hommes qui savent ce qu'ils font.

Il attendit le bon moment.

Un moment où la porte s'ouvrirait un peu, où l'un se montrerait, où il pourrait tirer sans gaspiller.

La fièvre lui brouillait les distances. Sa vue se trouble. Mais sa main, elle, restait sûre. C'était la dernière chose sûre.

Un mouvement.

Théodore tira.

Le coup sortit lourd, brutal. La chevrotine déchira l'air.

Un cri.

Graziani.

Le cri n'était pas celui d'un homme mort. C'était pire : celui d'un homme vivant avec un bras en morceaux.

Colona jura. Fornari se déplaça, rapide.

— Il est là ! hurla Colona.

Théodore recula, se recolla au mur. Il toussa. Une douleur le plia.

Il comprit qu'il ne pourrait pas tenir longtemps. La cabane était une cage, justement.  
Une cage de bois.

En cage.

Le mot revint.

Et avec le mot revint la décision.

Plutôt mourir dehors.

Il regarda la porte.

Il pensa au cerf gravé sur la gourde. Au cerf qui refuse la prise.

Il serra la crosse.

— J'y vais, murmura-t-il.

La veuve leva les yeux, et dans ses yeux il y eut une supplication muette : ne me fais pas mourir avec toi.

Théodore n'avait pas la place pour la pitié. Il avait la place pour le geste.

Il poussa la porte.

L'air froid lui frappa les poumons comme un coup de marteau. Sa tête tourna. Il fit deux pas.

Il tira encore, pour ouvrir un couloir. Mais ses bras tremblaient. La fièvre lui volait la

précision.

Colona et Fornari firent feu.

Le premier tir passa près. Le second le toucha.

Théodore sentit l'impact dans son flanc, puis une chaleur qui se répandit. Il vacilla. Il voulut avancer quand même, par orgueil, par volonté de prouver au monde qu'il n'est pas une proie.

Mais son corps, cette fois, disait non.

Il tomba.

Pas comme un sac. Pas comme un homme vaincu. Comme quelqu'un qui se met encore en position de défense : le fusil tendu sur un genou, l'attitude d'un dernier défi.

Il resta ainsi, immobile.

Colona et Fornari s'arrêtèrent, haletants. Graziani gémissait plus bas, le bras détruit.

Les deux voltigeurs regardaient Théodore.

Ils ne savaient pas s'il était mort.

Ils avaient peur, eux aussi. Parce qu'un bandit légendaire, même au sol, peut encore tuer.

Une petite fille — la fille de la veuve — apparut dans l'encadrement de la porte, les yeux énormes. Elle tremblait.

Colona la vit et eut une idée, la pire et la plus humaine : faire faire le travail par une enfant.

— Va voir s’il est mort, dit-il.

La petite fille recula.

— Non...

Colona insista.

— Va.

La petite fille regarda Théodore. Elle regarda le foulard autour de son cou. Un foulard qui, sur lui, ressemblait à un signe de pouvoir. Un trophée possible.

Elle prit une inspiration.

— J’irai... si vous me donnez le foulard qu’il a autour du cou.

Colona eut un sourire. Il croyait déjà au butin.

— Va. On te le donnera.

La petite fille s’approcha. Chaque pas était un courage. Elle tendit la main.

Elle toucha le corps.

Théodore ne bougea pas.

Il était mort.

La peur, d'un coup, changea de camp. Les voltigeurs sentirent une ivresse brutale : non pas seulement la joie d'avoir gagné, mais la joie d'avoir fini une histoire qui les dépassait.

Ils sautèrent. Ils crièrent. Ils improvisèrent un chant funèbre, un vocero, au nom de la compagne enceinte, au nom de l'enfant à naître, au nom du mort qui avait fait trembler les vallées.

Graziani gémissait toujours, mais même sa douleur semblait appartenir à une autre scène.

Pour être sûrs — comme si un mort pouvait encore tirer — ils déchargèrent un fusil, puis prirent le mulet de la bergère. Ils attachèrent le corps par les pieds à la croix du bât.

Théodore Poli, le roi du maquis, devint un poids traîné.

Ils prirent le chemin de Vico.

La nouvelle ne marcha pas. Elle courut.

Dans chaque village, on sortit. Des hommes, des femmes, des vieux, des enfants. La foule grossit comme grossit une vague. Ce n'était pas seulement la curiosité. C'était le besoin de voir que le mythe saigne.

Quand le cortège entra dans Vico, il était escorté de plus de deux mille personnes.

On déposa le corps dans l'église de Vico, sur la route, comme si la mort devait enfin passer par l'institution qu'il avait défiée.

Un certain Orsoni, ancien voltigeur devenu boucher, prit le mort en charge. Théodore, pendant le voyage sur la mule, avait eu la tête cassée. Orsoni, avec une logique de boucher et une étrange tendresse, souda la blessure avec des herbes parfumées. Il lui fit une raie dans sa coiffure, abondante, comme pour lui rendre une dignité.

La nuit tomba.

Et la nuit, comme toujours, appartient aux hommes du maquis.

Six hommes armés entrèrent dans l'église. Ils prirent le mort devant Orsoni. On n'a jamais su où il fut enterré.

Le tribunal arriva à Vico avec son attirail, ses papiers, ses sceaux, ses certitudes. Il ne trouva que les murs.

La loi était venue juger un corps.

Le corps avait disparu.

Le lendemain, à Coggia, le berger mangea son pain.

Il le mangea sans faim. Il le mangea comme on avale une preuve.

Il ne parla pas de ce qu'il avait dit. Il ne parla pas des trois voltigeurs. Il ne parla pas de la cabane.

Dans sa tête, la phrase revenait en boucle :

Si vous descendez, vous le prenez comme un mulet.

Il comprit qu'un mulet, justement, avait porté Théodore mort.

Il comprit que ses mots avaient tracé la route.

Il voulut prier, mais les prières ne sortaient pas.

Plus haut, dans le maquis, Luis Niolo apprit la nouvelle. Il ne cria pas. Il ne pleura pas. Il s'assit, et il regarda ses mains.

Il pensa aux comptes.

À l'impôt.

Aux secrets.

Il pensa à la gourde ciselée, au cerf, au nom absent.

Et il comprit que tout ce qu'ils avaient construit tenait sur un homme.

Et que cet homme, maintenant, n'était plus qu'un récit.

Un récit sans tombe.

Dans un village, Angela-Maria posa sa main sur son ventre. Elle ne sut pas si elle devait pleurer un père ou maudire un fantôme.

La veuve, elle, resta dans sa cabane, le regard vide. Elle savait qu'elle avait abrité la fin. Et que la fin, parfois, est un poids plus lourd qu'un crime.

Quant à Théodore Poli, il avait obtenu ce qu'il voulait sans jamais l'avoir demandé :

On ne l'avait pas mis en cage.

On l'avait pris par la trahison et par le souffle.

Mais on n'avait pas gardé son corps.

Et, dans la montagne, ce genre d'absence devient une présence.

Parce que tant qu'il n'y a pas de tombe, un homme continue de marcher dans la tête des autres.

Fin

# Chapitre 13

## Chapitre 13 — L'ombre sans tombe (Épilogue)

### Chapitre 13 — L'ombre sans tombe (Épilogue)

La mort, en Corse, n'est pas toujours une fin.

Parfois, c'est un changement de forme.

On avait vu le corps. On avait compté les pas du cortège. On avait senti l'odeur du sang et de la sueur. On avait entendu le vocero improvisé, les rires trop hauts des vainqueurs, la foule qui grossit comme une marée. On avait vu Théodore Poli devenir un poids attaché à un mulet, les pieds liés à la croix du bât, l'homme transformé en preuve.

Et pourtant, le lendemain, il ne restait déjà plus qu'un trou dans le récit.

Parce que le corps avait disparu.

La loi, avec ses papiers, était arrivée trop tard. Elle avait trouvé l'église vide, les murs muets, et ce silence-là était une humiliation plus grande que toutes les balles. On peut tuer un homme. On peut même tuer un mythe, croit-on. Mais on ne tue pas un mythe quand on ne peut pas l'enterrer.

Alors la montagne fit ce qu'elle fait toujours : elle avala la fin.

Et elle recracha une légende.

Dans les jours qui suivirent, les villages respirèrent comme après un incendie.

Pas de joie pure. Pas de paix complète. Une respiration prudente, incrédule. Les hommes se disaient : c'est fini, et leurs mains ne lâchaient pas encore les couteaux. Les femmes se disaient : on va dormir, et elles continuaient de fermer les volets comme si un pas pouvait venir.

À Calcatoggio, l'auberge se remplit de paroles.

On racontait le combat. On racontait la pneumonie. On racontait la petite fille qui réclame le foulard. On racontait surtout ce détail qui change tout : ils l'ont eu malade.

Ce détail rassurait.

Parce qu'il prouvait une chose consolante : Théodore n'était pas invincible. Il était un homme. Et si un homme peut tomber malade, alors peut-être que le monde redevient compréhensible.

Mais très vite, un autre détail remonta, plus inquiétant :

On ne sait pas où il est.

Ce détail, lui, rendait le monde à nouveau opaque.

On commença à chuchoter que ses hommes l'avaient pris pour le cacher, pour qu'il ne soit pas exhibé, pour qu'il ne soit pas souillé par les papiers. On commença à dire qu'il était enterré sous un châtaignier, ou dans une grotte, ou dans un repli que seuls les bergers connaissent.

On commença à dire n'importe quoi.

Et dans le n'importe quoi, la légende se remit à marcher.

Parce que, tant qu'on ne sait pas où dort un homme, on l'imagine éveillé.

Les voltigeurs, eux, eurent leur gloire.

Quelques jours. Quelques semaines. Le temps d'un bruit qui monte jusqu'aux villes, le temps d'une fierté racontée autour d'une table. Ils avaient accompli ce que la gendarmerie n'avait pas su faire : prendre le roi du Liamone.

Mais même leur gloire avait un goût de cendre.

Ils avaient gagné par une trahison d'enfant. Par une langue trop lourde. Par un pain.

Et ce genre de victoire, même quand on la célèbre, ne réchauffe pas complètement.

Graziani, le bras en morceaux, porterait longtemps la marque du dernier tir de Théodore. Colona et Fornari, eux, porteraient quelque chose de moins visible : le souvenir d'un homme tombé en position de défense, fusil sur un genou, comme s'il refusait de mourir autrement que debout.

Un vainqueur, parfois, est condamné à se souvenir du courage de celui qu'il a abattu.

C'est une forme de punition.

Au maquis, la République se fissura.

Un système clandestin tient tant que le centre tient. Quand le centre s'effondre, il reste des règles, des caches, des signes... mais il manque ce qui donne la direction : la voix.

Luis Niolo essaya de faire ce qu'il savait faire : compter, organiser, tenir.

Il réunit les hommes. Il parla d'argent, de prudence, de survie. Il leur dit que le Liamone n'avait pas cessé d'exister, que les voltigeurs n'allaient pas disparaître parce que Théodore était mort.

Mais il manquait quelque chose : la peur que Théodore inspirait aux siens autant qu'aux autres. La peur d'être jugé par un regard. La peur d'être marqué par une phrase.

Sans Théodore, les hommes devinrent ce qu'ils étaient avant lui : des hommes. Avec leur fatigue, leurs haines, leurs jalousies. Avec leur faim plus forte que leurs idées.

La République, sans roi, redevenait une bande possible.

Et Luis le savait.

Il avait beau être l'homme de la durée, il ne pouvait pas fabriquer l'aura.

Alors il fit ce que font les survivants intelligents : il dispersa.

Il coupa les liens visibles. Il fit redescendre certains au village. Il enterra des choses. Il effaça des traces. Il sauva ce qui pouvait l'être : des vies.

La République des bandits du Liamone, dans sa forme la plus forte, s'éteignit ainsi : non par un combat, mais par une dilution.

Comme une fumée.

Dans les presbytères, on paya moins.

Ou plutôt : on commença à faire semblant de ne plus savoir à qui on payait.

Certains curés ressentirent une joie sale : ils avaient survécu. D'autres sentirent un vertige : ils s'étaient habitués au danger, comme on s'habitue à une douleur chronique. Sans Théodore, la peur changeait de visage. Elle devenait celle de l'État, de ses enquêtes, de ses papiers, de ses vengeances administratives.

Le curé Lemperoni, lui, porta longtemps une honte particulière.

Il avait été le relais, le tremblement, la boîte aux lettres. Il avait vu le maréchal mourir chez lui. Il avait senti sa soutane devenir un tissu de peur.

Et il savait qu'un papier existait. Une lettre. Une lettre qui, un jour, pourrait ressortir.

Un papier est une tombe de mots.

Il se mit à prier davantage. Pas pour Théodore.

Pour que la lettre reste enfouie.

Et les femmes ?

Elles furent les vraies survivantes.

La veuve de la cabane resta avec ses chèvres, sa fille, et une nuit plantée dans la tête comme une écharde. Elle ne racontait pas. Mais on voyait, dans sa façon de regarder l'horizon, qu'elle entendait encore des noms criés dans l'air.

Angela-Maria, elle, porta son ventre jusqu'au terme.

Le village la regardait comme on regarde une faute : avec curiosité et mépris, parfois.

La cousine du curé, enceinte du bandit : une histoire trop grande pour la morale ordinaire.

Elle accoucha.

On ne sut pas toujours ce qu'elle dit en tenant l'enfant. Certains racontèrent qu'elle maudit. D'autres qu'elle bénit. En vérité, elle dut faire ce que font toutes les mères : elle dut choisir entre la légende et le lait.

Elle dut décider quel nom donner à la vie.

Le plus probable, c'est qu'elle n'offrit pas à l'enfant un roman. Elle lui offrit une chance.

Mais dans son regard, pour ceux qui savaient lire les regards, il resta quelque chose de dur : la certitude qu'on ne disparaît jamais complètement quand on a mis le feu dans la vallée.

On raconte qu'un objet circula, longtemps, de main en main.

Une gourde.

Une petite zuccaghia ciselée au couteau. Sur une face, un couple d'amoureux surmonté d'un angelot. Sur l'autre, des volutes toutes différentes, un cerf gravé, et, près du cerf, une entaille — l'endroit où un nom aurait pu être, l'endroit où un nom aurait peut-être été effacé.

La gourde était plus qu'un objet.

C'était une preuve silencieuse.

La preuve qu'au milieu des fusils, Théodore avait encore eu le besoin absurde et humain de laisser une trace qui ne soit pas un procès-verbal.

Et cette trace-là, paradoxalement, était plus durable que les balles.

Parce que la violence s'oublie parfois.

Mais une main gravée dans la matière... ça reste.

Le temps fit son travail.

Il émoussa la peur, comme il émousse les pierres au fond des rivières. Il transforma le sang en histoire. Il transforma les cris en chansons. Il transforma les hommes en personnages.

Puis vint une autre génération. Puis une autre encore.

Et dans les veillées, on dit "Théodore" comme on dit "orage" : avec respect, avec crainte, avec une fascination qui ne s'avoue pas.

On dit qu'il avait tué un maréchal.

On dit qu'il avait fait payer les curés.

On dit qu'il avait gouverné le Liamone.

On dit qu'il était tombé malade, puis trahi.

On dit qu'on ne sait pas où il dort.

À chaque fois qu'on répète "on ne sait pas", on rallume un peu l'ombre.

Et l'ombre, en Corse, a une manière de survivre : elle se glisse dans les noms.

Car voici la vérité la plus simple, celle qui clôt et ouvre tout à la fois :

Théodore Poli est mort le 6 février 1831 près de Coggia.

Mais tant qu'on ne peut pas poser une pierre sur sa tombe, on ne peut pas poser un point sur son histoire.

Alors le roman se termine comme la montagne aime terminer :

sur une absence qui pèse.

Sur un nom qui continue de marcher.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Théodore Poli, le bandit corse"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)